

pour Rimbaud. Pendant que Verlaine va le chercher à la gare (M<sup>me</sup> Verlaine appelle toujours ainsi son mari : non pas *Paul*, mais *Verlaine*), Rimbaud arrive. Une épaisse tignasse ébouriffée, les joues grasses, le teint rougi par le soleil, de jolis yeux, un pantalon trop court. Assez maussade ou timide.

— Quel âge ?

— Le même âge que moi, répond posément M<sup>me</sup> Verlaine. Dix-sept ans. Verlaine rentre. On cause... A partir de ce moment-là, Verlaine a beaucoup changé avec moi. Il retournait au café, à l'apéritif... Il revenait méchant. J'étais bien jeune alors, et je me rendais compte que Rimbaud devait écrire de belles choses, puisqu'il était si admiré. Mais tout de même je me disais qu'il devait avoir une mauvaise influence... Bref, j'avais eu mon fils Georges et ça me consolait un peu des scènes, quand, un matin, je me réveille avec une névralgie. Verlaine sort pour appeler censément le docteur Cros. Midi, il ne rentre pas. Le soir, non plus. Pendant quatre jours mon père a battu Paris à sa recherche. Il était parti avec Rimbaud. Il avait emporté tout son argent, je dis son argent à lui, car moi je n'avais pas de dot, rien qu'une rente... Les premiers jours, j'étais écrasée. Et puis j'ai voulu lutter. J'ai su son adresse. Je lui ai écrit et finalement, j'ai obtenu de le voir à Bruxelles. Je pars avec ma mère, laissant l'enfant à Paris. Je retrouve Verlaine. C'était le matin, dans un petit hôtel, l'*Hôtel Liégeois*, je crois. Je le supplie de revenir à Paris. Il refuse. Je lui propose de voyager. Il refuse. Alors une idée me vient. Si nous allions en Nouvelle-Calédonie ? Oui, là-bas, il a des anciens amis de la Commune. Louise Michel entre autres. On aura des relations. On verra du pays. Ça paraît le séduire. Il demande jusqu'au soir pour réfléchir.

Le soir, à cinq heures, je le retrouve dans un jardin public, près de la gare. Il avait l'air un peu sombre, comme il était souvent après le café. Et aussitôt il me dit vaguement qu'il accepte. Je retourne vers ma mère : « Eh bien ? — Il accepte. — Quoi ? — Je n'ai pas bien saisi. Mais profitons de ce qu'il veut bien partir. Après on verra. » On gagne la gare. On monte dans le train pour Paris. On mange du poulet froid. Verlaine ne soufflait pas mot. Il rabat son chapeau sur ses yeux et s'endort. Arrive la frontière. Nous descendons pour la douane. Quand c'est fini, plus de Verlaine. Nous cherchons, nous appelons. Personne. Les employés nous poussent dans le train. J'étais affolée. Tout à coup, sur le quai, tout droit, qu'est-ce que nous apercevons : Verlaine qui nous regarde d'un œil fixe. « Montez vite, le train part ! » lui crie maman. Verlaine nous regarde encore de son œil fixe, et dit : « Je reste ! » Et il enfonce d'un grand coup sur la tête son chapeau mou.

Et voilà, Monsieur, je ne l'ai jamais plus revu.

Un silence. Je reprends :

— Ce serait très intéressant à écrire tout cela !

— Oh ! c'est fait ! déclare tranquillement M<sup>me</sup> Verlaine. Mes mémoires sont prêts depuis longtemps. Et je vais les publier. Seulement je voulais une préface, une préface de poète. Justement tout à l'heure M. Franc-Nohain vient de m'annoncer qu'il consentait à s'en charger. Vous pensez si je suis contente...

— En effet, pour le tact, l'esprit, le sens de la poésie, vous ne pouviez pas rêver mieux... Mais après? Après votre retour de Bruxelles?

— Après? Oh! j'ai été très malheureuse... Verlaine a parlé, dans un poème, de ma petite voix de poitrinaire... C'est vrai, je l'étais devenue à force de chagrin. Pendant cinq ans, j'ai été à ça de mourir. Mais pour mon fils, je me suis débattue... Une fois, il a eu la rougeole, je n'oublierai jamais mon désespoir... Tenez, précisément, à ce moment-là, Verlaine a obtenu de venir le voir, son fils. Ma mère croyait à un raccommodement. Moi pas. Je le savais si faible, si changeant. Je suis restée dans la pièce voisine, en refusant de le voir... Et j'ai bien fait, il n'est jamais revenu. Comme pour ses lettres. Il m'en écrivait tant et plus. Durant trois ans je les ai gardées sans les décacheter. Une d'elles me disait : « Si à midi tu ne m'es pas revenue, je me tue. » Je ne l'ai lue que trois ans après. Evidemment, il m'aimait encore. Mais si changeant, je vous dis, si terrible... J'ai voulu l'oublier... Et j'y ai réussi... Que voulez-vous? Oui, j'ai voulu oublier...

## §

Voici de M. Camille Mauclair, dans *la Dépêche*, à propos de l'exposition Ricard, de bien subtiles et précieuses remarques sur l'attitude de la femme devant le peintre, devant l'être qui fait son portrait qui va le révéler, mais auquel elle ne se révélera que malgré elle-même. C'est la psychologie de cette lutte très bien notée :

Il y a le visage qu'on veut avoir, celui que le peintre rapporte instinctivement à son type de prédilection, celui qui reflète les préoccupations secrètes du modèle et celui qu'il compose pour les indifférents. Un visage féminin n'est pas le même pour l'amant, l'époux, l'enfant, le domestique, les convives du dîner, la loge de théâtre, ou pour le miroir; et chacun n'emporte qu'une version différente du même thème. Est-ce la traduction d'une seule de ces figures qui ressemble? Est-ce une synthèse empruntant des traits à toute la série? Est-ce le type rattaché par le portraitiste à sa vision générale de la féminité, l'« air de famille » des Van Dyck, la morbidesse des Proudhon, des Ricard et des Carrière? Et le vrai visage existe-t-il en soi, en dehors de toutes ces opinions? Autant de points non élucidés. Dans tout ce conflit d'apparences, l'artiste cherche à réunir un faisceau de vérités générales. Pour la femme, que l'innéité de la coquetterie renseigne inconsciemment, elle voudrait qu'on lui fit le visage qu'elle eût rêvé avoir, et que tout le monde convînt de son exactitude. Et puis elle veut garder quelques secrets, et se défend contre le regard qui scrute et aspire ses pensées. Elle se dérobe, protéiforme; jamais en effet, de par la déférence conventionnelle, elle n'est exposée à des regards prolongés et violents, cela n'est permis qu'à deux hommes, celui qui la possède et celui qui la peint. Il y a donc une lutte entre l'artiste et le modèle, lutte qui explique la grande dépense nerveuse des séances de portrait. Et cette lutte est courtoise, mais ne se termine jamais sans rancune, comme les péripéties de la séduction. La femme vaincue en veut à celui qui l'a devinée et possédée par l'esprit, mais elle ne se rend pas sans une certaine nuance de plaisir pervers. C'est un jeu sensuel et spirituel. Et même lorsqu'une duchesse d'Urbin, une duchesse

d'Albe. une Pauline Borghèse se mettent délibérément nues devant un Titien, un Goya ou un Canova, elles semblent se livrer, mais défendent quand même leur visage, qui est pour elles le véritable siège du mystère.

Ainsi la femme garde-t-elle avec son peintre un lien spécial ; apprise par cœur, isolée des facticités de la politesse, pénétrée dans sa vérité intime, elle conserve le sentiment d'une défaite et d'une victoire se fondant intimement, presque les symptômes eux-mêmes de l'amour. Et si nous envisageons un portrait de femme par une femme, ceux de Mme Vigée, par exemple, nous verrons un curieux échange des deux natures. Il y a eu confiance, aveu mutuel de certaines nuances incompréhensibles à l'homme : l'expression s'en trouve modifiée, elle a quelque chose d'abandonné, la puérilité gaie naturelle à toute femme lorsqu'elle n'a ni à vaincre ni à être vaincue. La pensée de la femme, c'est ce qu'on pense d'elle : par une exquise et impérisable convention, elle représente l'élément psychique de l'humanité. L'histoire de son portrait à travers les âges, c'est l'histoire des désirs de l'homme.

Cette analyse est très riche d'idées.

R. DE BURY.

### THÉÂTRE

COMÉDIE ROYALE : *Perdreau*, pièce en 2 actes, de M. Robert Dieudonné; *Inoubliable nuit*, pièce en 2 tableaux, de MM. Geo Grossmith et Max Dearly; *la Petite Dernière*, pièce en un acte, de M. Robert Dieudonné (11 mai). — THÉÂTRE DES ARTS : *Jeannine*, pièce en 3 actes, de M. Pierre Grasset; *Pupazzi* ballet de M. Florent Schmitt (23 mai). — Memento.

Je n'étais pas en train d'écrire, tous ces jours-ci. On a ses jours de désenchantement, comme on a ses jours d'entrain. Je crois en réalité que c'est *Iphigénie* qui m'a tué. Ce chef-d'œuvre de mutisme et d'impersonnalité m'a plongé dans un abattement dont je ne suis pas encore dégagé. Je cède donc la place tout entière à mon suppléant. Heureux homme, qui fréquente les théâtres de fantaisie et me laisse les tragédies. Il ignore tout du néo-classicisme, de ce retour à la tradition dont on est si féru aujourd'hui. En attendant que j'en parle mieux, je veux déjà les résumer ici pour lui ; l'art d'écrire pour ne rien dire.

« Parfois je suis pris de pitié en pensant à ces milliers de théâtromanes dont la bourse est légère. Ils ignorent presque tout des « petits théâtres mondains », car la toilette de soirée passe pour y être de rigueur, le prix des places en est fort élevé et la publicité réduite au minimum. C'est regrettable, parce que la tragédie est bannie de ces scènes, et, si l'on y entend souvent des pièces fortes en salaison, il arrive aussi qu'on y représente de fines comédies, et, toujours, on y joue mieux qu'à l'ennuyeuse Comédie Française. Ainsi la Comédie Royale vient de donner, en une même soirée, la reprise de *Perdreau*, de M. Robert Dieudonné, *Inoubliable Nuit*, de MM. Grossmith et

et Max Dearly, puis une fantaisie de l'auteur de *Perdreau, la Petite Dernière*. Maurice Boissard a rendu compte ici-même de **Perdreau**, lors de sa création au Théâtre Antoine. Le deuxième acte de cette charmante comédie tourne un peu trop à la charge, mais le premier est plein de goût, et d'esprit. L'interprétation en a été excellente, encore que M. Febvre ait tenu le rôle de Rochard assez banalement; peut-être même n'en a-t-il rien compris. M<sup>me</sup> Dausmond et M. Simon sont parfaits.

« **L'inoubliable Nuit**, de MM. Grossmith et Max Dearly, est assez drôle. Un jeune mondain profite de l'absence du mari pour escalader le balcon où s'ouvre — la nuit est si chaude! — la chambre à coucher de l'épouse. Celle-ci, au lit, s'en montre effrayée et ne cache pas son mécontentement à l'amoureux qu'on ne souhaite pas, et qu'on n'a nul désir d'exaucer. Mais le mari, soupçonneux, rentre presque aussitôt et, d'en bas, annonce qu'il montera dans un instant présenter ses devoirs... Un chien qui aboie furieusement sous les fenêtres interdit toute sortie de ce côté. D'autres moyens de fuite se montrent aussi vains. Il en est un, cependant: le jeune importun fera, sous d'épais oreillers, office de traversin. Et toute une nuit se passe ainsi, atroce pour lui, ineffable pour les époux... et pour l'imagination des spectateurs. Au matin, le mari, après avoir commandé à la femme de chambre du chocolat pour madame et du thé pour lui, soulève brusquement le pan de drap qui cache le visage de l'autre, hébété, et lui demande: « Et vous, Monsieur, qu'est-ce que vous prenez? » M. Max Dearly y est, dans le rôle de l'époux, très amusant de flegme. Le rôle de l'épouse est tenu par M<sup>me</sup> Alice Nory, qui, si jolie, s'y montre toute grâce et tout esprit.

« **La Petite dernière**, de M. Dieudonné, est une revue qui paraît avoir été écrite pour Max Dearly et pour M<sup>me</sup> Ethel Levey. Max Dearly, en Raymond Duncan, c'est encore Max Dearly, et M<sup>me</sup> Ethel Levey, dans trois rôles, étonne, provoque le rire parfois, mais ne séduit guère. Comment avouer qu'on éprouva quelque plaisir à entendre chanter et à voir danser cette *excentric* qui, dans la voix, dans l'allure et — il semble du moins — physiquement, ne possède aucun des charmes de la femme? Et pourtant il le faut bien.

« Quittons la Comédie Royale pour le Théâtre des Arts. M. Pierre Grasset, avant d'écrire pour la scène a eu la malencontreuse idée de se faire apprécier comme nouvelliste. Des critiques dramatiques, qui certainement n'ont rien lu de lui, reconnaissent publiquement son talent de conteur, s'accordant ainsi le droit de lui dénier toute aptitude à faire du théâtre. Pourtant le premier acte de **Jeannine** — en dépit de quelques inexpériences, inévitables et désirables, — me paraît bâti avec assez d'adresse. Mais, psychologiquement, il est d'une invraisemblance qui étonne chez qui écrivit le deuxième acte

d'une analyse d'âme si fine très, logique et sans trous dans la trame. Le premier acte, lui, sent mauvais la littérature : toute la sensualité de la scène entre Jacques et Jeannine, rien que verbale, a été *imaginée* par l'auteur, parce qu'elle lui parut le seul moyen d'amener le conflit sujet de la pièce, mais il ne l'a pas *éprouvée*, et il n'est personne, je crois, que cette scène puisse troubler. Peut-être M. Pierre Grasset m'objectera-t-il que Jacques est justement un littérateur et Jeannine une comédienne. Mais M. Grasset reconnaîtra qu'il n'a pas été dans son intention, — et c'est fichtre un beau mérite ! — de nous présenter un sentiment d'ordre général chez des êtres d'exception, mais bien un conflit de sentiments très simples amené en des êtres normaux par des circonstances qui, elles non plus, n'ont rien de rare. Deux frères, l'un sentimental, l'autre sensuel, chers l'un à l'autre, vivent d'une existence commune jusqu'au jour où la femme apparaît, qui est aimée du premier et l'aime. Conflit entre ces deux frères épris de la même femme et conflit dans le cœur de cette femme qui se sent aimer ces deux hommes. Et ces conflits divers, qui sont toute la pièce, se trouvent au long exposés dans le très beau deuxième acte, où nous oublions heureusement qu'il s'agit de deux hommes de lettres et d'une comédienne. Comment cette merveilleuse affection fraternelle peut se changer en haine, puis redevenir, par la droiture de ces trois cœurs, plus forte que naguère, M. Pierre Grasset l'a fait vivre devant nous et en nous avec des mots qui viennent tous à leur temps, justes et forts. Le troisième acte, très court, est comme la liquidation des deux premiers, mais une liquidation volontaire. MM Rouyer et Saillard ont joué avec intelligence et tempérament, M<sup>me</sup> Dermoz avec ce qu'elle pouvait.

« Avec *Jeannine*, le théâtre des Arts a nous donné un ballet de M. Florent Schmitt, **Pupazzi**, dont l'argument aurait été copié, au dire de M. Jean-Louis Vaudoier, sur *la Nuit Persane*. Hormis les vers — et l'auteur des *Pupazzi* a fait preuve du goût en n'y touchant point — il n'y avait rien à emprunter à *la Nuit Persane*, qui n'a rien apporté. Certes, oui, c'est le même décor dans l'une et l'autre pièce, mais il n'est pas, que je sache, de M. Vaudoier, mais de l'artiste exquis qu'est M. Dréza ».

MEMENTO. — Théâtre Réjane : *Ames sauvages*, pièce en 4 actes, de M. Séverin-Mars et M<sup>me</sup> Camille Clermont (9 mai). — Théâtre Antoine : *Impressions d'Afrique*, pièce en 4 actes et un prologue, de M. Raymond Roussel (11 mai).

MAURICE BOISSARD.

### ART

Une exposition Carpeaux et Gustave Ricard (salle du Jeu de Paume, aux Tuileries). — Exposition Claude Monet (Bernheim jeune). — Exposition Louis Morin (Marcel Bernheim). — Exposition Pierre Bracquemond (Arthus Tooth). — Exposition Dubois (Hébrard). — Expositions Magdeleine Franc-Nohain, Exposition Charles Stern

(Bernheim jeune). — Exposition Gropéano. — Exposition Soullard (Georges Petit). — Exposition Flandrin (Druet). — Exposition Gustave Colin (Chaine et Simonson).

Une exposition rétrospective réunit étroitement **Carpeaux** et **Ricard**. Pourquoi ce vis-à-vis de ces deux maîtres ? Pourquoi avoir tressé ces deux œuvres ? Peut-être a-t-on voulu ressusciter un coin du passé, une époque, par la juxtaposition d'effigies très caractéristiques dues à ses deux meilleurs portraitistes ? Peut-être a-t-on songé à évoquer le second Empire par deux de ses artistes choisis parmi ceux dont l'œuvre est le moins empreinte de menus détails pittoresques. Néanmoins quelque chose boite ; l'inconvénient a été tout entier pour Gustave Ricard. Carpeaux n'est point qu'un grand sculpteur, c'est un peintre de premier ordre. A côté de sa force, de sa franchise, de sa puissance, de son relief, de son jaillissement, les finesses ardentes, les contemplations amoureuses, tenaces, languissantes, détaillées de Ricard pâlissent. La parfaite intelligence, la psychologie, la séduction incontestable de Ricard, son métier trop prudent qui parfois gâte en voulant polir ne tient pas à côté de la spontanéité de Carpeaux. Et c'est injuste, car Ricard est plein de qualités. Il tiendrait à côté de n'importe qui, sauf d'un Carpeaux, qui dépasse la perfection, qui par son pittoresque, et son individualisme, se place entre David d'Angers et Rude et Rodin, en chaînon essentiel de la sculpture française, faisant aboutir dans du mouvement toute une recherche de grâce vivante, se haussant à la force serein et libre très souvent dans sa sculpture et toujours dans sa peinture. On peut juger l'œuvre peinte de Carpeaux plus vigoureuse, plus personnelle, plus fondamentale peut-être que sa sculpture. La raison en est simple. Carpeaux sculpteur a pu faire quelques concessions. Toutes ses *rieuses* ne sont pas du même premier mérite. Il a pu avoir, très rarement, une grâce moins pure que celle du *rieur aux pampres*, égal aux beaux antiques, moins puissante que celle de ses bons bustes modernes, où il était le magnifique élève de la vie. Si, parfois, très rarement, il est dans sa recherche d'une vie radieuse, trop élégant, c'est dans sa sculpture ; mais dans sa peinture faite pour lui-même, hardie, profonde, rapide, jaillie comme de la pensée, sans toilette, sans souci des conventions, il est toujours lui-même en son essence, c'est-à-dire, puissant, robuste, fort du réalisme le plus exact et le mieux dominé, avec un faire savant et preste de dompteur de matière difficile qui impose à la pâte colorée les volumes et les reliefs d'un art plus exigeant et plus précis.

A ce point de vue, l'Exposition présente en un portrait de Carpeaux par lui-même, en un portrait du peintre Soumy, en une grisaille esquisse de son groupe de la danse, en un dessin représentant Napoléon III dans son cercueil, des pages de premier ordre.

Les bustes forment une admirable série ; certains le disputeraient

presque à ce buste de Charles Garnier, qui est un des plus beaux morceaux produits par l'école française : celui de M. Grévy est un des plus puissants ; cette force paysanne et prudente, cette intuition silencieuse, ce caractère de bourgeoisisme fort, cette cautèle qui selon l'histoire portèrent Grévy au premier rang s'y affirment. Le buste d'Alexandre Dumas est très curieux et très significatif, aspect d'homme d'esprit un peu dandy et pas du tout d'homme de pensée. Un tout petit buste de Napoléon III daté de Chislehurst 1873 surprend. C'est un buste d'homme gai, souriant. Les bustes de l'Impératrice sont d'une belle finesse. Toute la sculpture de grâce et de sève dansante, analogue à celle qui s'affirme dans le groupe de la *Danse* et dans la *Flore* est excellente.

Un petit plâtre ébauché hardiment, *Vénus captivant l'Amour*, est des plus curieux pour ceux qui voudraient préciser les filiations entre Carpeaux et Rodin et notamment ce que peut devoir à Carpeaux la deuxième manière de Rodin. L'étude de Carpeaux est d'un admirable mouvement, et modelée pour les jeux de la lumière.

On n'a de désillusion que devant l'*Ugolin*, qui semble un peu théâtral. Est-ce parce qu'on a vu celui de Rodin, très supérieur à celui de Carpeaux ? c'est d'ailleurs un travail d'école, envoyé de Rome et qui, même si l'artiste y a beaucoup tenu, ne le représente point. Carpeaux était très capable d'arriver à l'expression tragique ; il l'a prouvé dans une très belle *Mater Dolorosa* (présente à cette exposition) mais son génie était dans les qualités de grâce et de mouvement qui le firent traiter d'agité par les *pompiers* de son temps.



Le talent de Gustave Ricard est méditatif. Son art a cherché sa voie d'après les portraits de Van Dyck et de Rembrandt, mais surtout de Van Dyck. Il a souvent des bonheurs d'ébauche, il s'attarde trop à finir. Certains de ses portraits apparaissent avoir été abandonnés à regret par un artiste soucieux d'apporter encore une nuance, surtout ses portraits de femmes, dont quelques-uns sont admirables de sensualité patiente, de désir de traduire non seulement la lettre mais l'esprit de la figure, le charme, la course légère de la lumière sur le modelé du visage et de la vie des yeux. Certaines pages, le portrait de M<sup>me</sup> Fouquier, de M<sup>me</sup> Arnavon, de M<sup>me</sup> Roman, deviendront classiques. Les portraits d'hommes sont curieux et divers ; ils semblent accuser une recherche patiente du caractère. Ils sont moins finis, moins poussés, mais très typiques, celui très connu de Chenavard avec un type ethnique très précis, celui de Fromentin plus beau, étonnant de traduire tant de nervosité, de névralgisme si frileux, de méditation anxieuse, si étonné, si tourmenté et si révélateur du romancier de Dominique et du peintre de l'Algérie. Il semble que dans

ses portraits d'hommes Ricard est d'autant plus intéressant que son modèle offre d'intérêt intellectuel, qu'il s'est piqué au jeu avec Loubon, Chenavard, Fromentin plus que pour Alfred Tattet ou le président Troplong. Quant aux fonctionnaires qu'il a peints, il les a quelque peu romantisés, et de même pour les agents de change et manufacturiers. Ils en sont moins représentatifs de leur époque. Sauf détails il est évident que Ricard gagne infiniment à ce que son œuvre soit revue, sinon totale, au moins avec un certain ensemble, que ce portrait de Fromentin est intéressant pour l'histoire de l'art français, que cet amour de la beauté féminine, cette sorte de sensualité psychique qui se traduit dans ces portraits, est d'un très beau peintre.

## §

Chez Bernheim-Jeune une série de **Monet sur Venise**.

Beaucoup de personnes, semble-t-il, n'y reconnaissent pas leurs Venises particulières. Les unes voudraient un peu plus de solidité aux monuments, les autres une plus exacte différenciation des eaux de l'atmosphère, un équilibre plus exact des volumes, toutes choses excellentes, en soi, mais inutiles chez un artiste qui veut peindre des aurores, des brumes colorées, des irisations, qui veut capter la présence féerique de la lumière. Vus comme des poèmes lumineux exécutés avec le souci de rendre toutes les beautés, toutes les fantaisies, toutes les finesses, toutes les exubérances de la lumière, ces Monets sont merveilleux, d'une légèreté, d'une souplesse infinies, d'une beauté d'émaux profonde et variée. Peut-être le plus magnifique est-il cette page crépusculaire où les eaux lentes semblent marcher en ourlets de feu tandis que les murs et les tours s'éloignent en bleus profonds et en pourpres opulentes. Mais ce n'est peut-être là que l'expression d'un goût particulier, et sans doute les autres sont-ils aussi parfaits dans leur réalisation lumineuse.

A la galerie Marcel Bernheim, des **Louis Morin**. Il y a aussi des Venises. On ne s'attend point à ce qu'elles soient traitées en pyrotechnies polychromes. La vie de la rue s'y accuse en jolis ensembles vifs et minutieux. Morin est de ceux qui à Venise situent les passants dans une vie amusante un peu archaïque et qui songent à Gozzi et à Casanova autant et plus qu'ils n'observent les vivants de l'heure présente. Pour Morin, Venise est une Cythère plus intime, plus masquée que les autres, plus livrée à un carnaval plus fréquent, abondant en jolies scènes de pantomime. Une partie de l'exposition est donnée à des œuvres décoratives très importantes et d'une parfaite unité de ton ; c'est très léger, très cohérent et de grand goût. Quelques pages datant de la Revue des Quatre-Saisons, du passé livresque de Louis Morin, offrent le caractère de graphisme délié et vibrant qu'il recher-



chait alors; les tableautins de la dernière période sont d'un faire beaucoup plus large, avec autant d'éclat, mais plus d'harmonie et de carrure.

M. **Pierre Bracquemond** est très précis et parfois insistant. Sa couleur est très éclatante, parfois trop éclatante et toujours, avec continuité, sans nuance. Pourtant il y a de jolies pages ou au moins de jolis mouvements dans ses études féminines. Tout cela gagnerait peut-être à être moins tendu, moins solide, moins totalement inscrit; mais ni les tableaux de fleurs, ni les intérieurs peints, ni les pastels avec leur agile présentation du nu ne sont sans intérêt.

Chez Hébrard, le sculpteur **Desbois** a fait admirer des œuvres du plus joli mouvement, d'une grâce vraie et profonde. Desbois est, dans la belle tradition du XVIII<sup>e</sup>, un artiste très important. Chez Bernheim-Jeune M<sup>me</sup> **Magdeleine Franc-Nohain** montre un bon dessin hardi, une belle simplicité, une notation elliptique, mais toujours juste, des mouvements enfantins. L'exposition de M. **Charles Stern** était aussi intéressante à considérer. Chez Druet, **Paul Flan-drin** dont nous avons plusieurs fois et récemment signalé le progrès continu, l'arrivée à une maîtrise un peu froide mais certaine, donnait une exacte idée de son art actuel.

Chez Georges Petit, une exposition de **Nicolas Gropeano**, un artiste roumain fixé à Paris faisant la preuve d'un art moderniste très subtil. Des paysages de Gorse de M. **Soullard** n'offrent point de relief. Chez Chainé et Simonson, une exposition des toiles de **Gustave-Colin** donne une idée assez fidèle de l'œuvre de ce peintre intéressant, curieux, très bon exécutant, mais qui manqua d'initiative; il côtoya le mouvement impressionniste sans y prendre sa place, mais sans non plus trouver une formule qui ajoutât à l'impressionnisme. Néanmoins l'exécution est assez belle pour que ce manque de personnalité n'efface point Gustave Colin de la liste des artistes de premier plan.

GUSTAVE KAHN.

### LETTRES ALLEMANDES

Ernest Tonnelat : *Les frères Grimm, leur œuvre de jeunesse*; Paris, Librairie Armand Colin, fr. 7. 50. — Ernest Tonnelat : *Les Contes des Frères Grimm, étude sur la composition et le style*; Paris, ib., id., fr. 10. — Memento.

**Les frères Grimm.** — Dans sa réponse à *l'Enquête sur l'influence allemande*, publiée en 1903 par le *Mercure*, M. René Quinton écrivait :

L'Allemagne, admirablement douée, chez ses représentants supérieurs, sous le rapport de la sensibilité et de la volonté, l'est moins avantageusement sous le rapport de l'intelligence. L'intelligence ne forme jamais, chez l'Allemand, un *organe différencié*; elle demeure toujours et étroitement

unie à la sensibilité. L'intelligence, chez l'Allemand, n'a pas le pouvoir de s'exercer seule, librement ; sa fonction n'est pas indépendante. L'intelligence et la sensibilité forment un *organe indifférencié* ; il en résulte que l'une ne peut jamais s'exercer sans l'autre, l'intelligence toujours viciée dans sa fonction par la sensibilité. De ce fait, tout témoigne : impuissance chez les plus grands penseurs allemands à traiter une question générale en n'y faisant intervenir que les faits précis et spéciaux qu'elle comporte ; intrusion constante de préférences personnelles, instinctives, philosophiques ou morales...

Le remarquable ouvrage que M. Ernest Tonnelat vient de consacrer à la jeunesse des frères Grimm apparaît comme une « pièce justificative » à la thèse formulée par le savant biologiste il y a près de dix ans. En analysant le « cas » des deux philologues allemands et en particulier de l'aîné, Jacob Grimm, qui était le mieux doué des deux, le critique a pu donner un des exemples les plus probants de cette « indifférenciation » dont parle M. Quinton.

Dans son introduction, M. Tonnelat montre que, chez les frères Grimm, « l'action des croyances anciennes », en s'atténuant, à mesure qu'ils parvenaient à atteindre la maîtrise, « n'en est pas moins restée puissante ».

Dans l'exposé des faits historiques et grammaticaux la doctrine préconçue se laisse presque toujours entrevoir à l'état flottant. Jacob Grimm est demeuré jusqu'au bout un philologue à tendances religieuses et nationalistes. Il n'eût sans doute pas consacré sa vie entière à la philologie germanique s'il n'y avait puisé des raisons de glorifier le passé de l'humanité en général et de l'Allemagne en particulier. Aussi se sent-on obligé de garder quelque défiance à l'égard de ses généralisations philosophiques dans le temps même où l'on admire la minutie, l'exactitude, la conscience de ses enquêtes scientifiques.

Et, généralisant son affirmation à toute l'œuvre intellectuelle de l'Allemagne, M. Tonnelat poursuit :

Jacob Grimm est peut-être le type le plus achevé du savant allemand au XIX<sup>e</sup> siècle. Il est de tous les hommes de son temps celui chez qui l'on observe le plus clairement la double nature du chercheur méticuleux et du métaphysien aventureux. Mais il n'est pas le seul qui ait fait servir la méthode scientifique à la défense d'un idéal philosophique, d'une croyance religieuse, ou, plus simplement, d'un préjugé nationaliste. La tendance est presque générale ; aussi est-il devenu nécessaire de réviser une grande partie des jugements que les critiques et les historiens allemands nous ont présentés depuis un siècle comme l'expression d'une vérité objective. Les travaux littéraires de Gervinus, les travaux historiques de Treitschke, pour ne citer que deux exemples entre cent, présentent ce spectacle paradoxal d'une rigoureuse documentation associée à une argumentation passionnément tendancieuse. Nous n'avons pas eu la prétention d'entreprendre ici, ni même d'esquisser la révision de l'œuvre des frères Grimm ; la tâche

dépasserait singulièrement nos forces et notre compétence. Mais nous espérons avoir montré que cette révision est nécessaire. Ce n'est d'ailleurs pas déprécier l'admirable pénétration et l'incomparable tenacité des savants allemands que de dévoiler les faiblesses occasionnelles de leurs systématisations. Pour notre part, nous avons conscience de ne pas avoir amoindri le génie de Jacob Grimm en signalant l'étroitesse ou même la puérilité de ses conceptions philosophiques.

Acceptons la restriction que s'impose M. Tonnelat. S'il n'a pas voulu soumettre à une révision complète les jugements qui ont été portés par les frères Grimm, ni ceux que la critique allemande a portés sur l'œuvre des deux écrivains, il n'en est pas moins vrai qu'il est parvenu à écrire une des monographies les plus lucides qui soient et que son ouvrage aidera fortement à faire mieux comprendre les multiples détours de la pensée germanique.

M. Tonnelat s'est astreint à ne traiter que de l'activité des frères Grimm de 1807 à 1822. Il s'est occupé exclusivement de leur première formation sur les bancs de l'Université de Marbourg et de leur séjour à Cassel où ils remplissaient tous deux les modestes fonctions d'aides-bibliothécaires. L'influence du juriste Savigny, celle des frères Schlegel et de Brentano, qui orientèrent l'activité des Grimm vers le moyen-âge allemand et l'âme populaire, est prédominante dès ce moment-là. Ils font leur début en 1811, Jacob par son travail sur le *Meistergesang*, Wilhelm par une traduction de vieilles poésies chevaleresques danoises. Dès lors ils seront uniquement préoccupés de leurs recherches sur les sources de la langue allemande. Les *Nibelungen* et la vieille *Edda* sont l'objet de leur âpre curiosité. La voie ouverte par Herder trente ans plus tôt va devenir leur domaine presque exclusif. Le recueil de *Contes populaires* qui les rendit illustres et qu'ils publièrent en collaboration (tome I<sup>er</sup>, 1812, tome II, 1815) est la première affirmation de leur puissante originalité littéraire. Mais Jacob Grimm allait bientôt renouveler la langue allemande moderne et lui fixer définitivement ses normes dans sa célèbre *Grammaire* dont le premier volume parut en 1819. La tâche de M. Tonnelat s'est limitée à cette première période. Il n'a pas suivi les deux frères Grimm, méconnus dans leur Hesse natale, quand ils émigrent tous deux à Göttingue, où ils vont rajeunir l'enseignement de la philologie allemande de l'Université (1830). Leur nomination à Berlin, en 1840, devait ouvrir pour eux une période de succès et d'honneurs dont leur humble personne ne voulut jamais reconnaître le prix. Wilhelm, le cadet, mourut en 1856, Jacob, l'aîné, en 1863, ayant atteint l'âge de soixante-dix-huit ans.

En attendant que M. Tonnelat applique ses brillantes qualités de critique (où l'on ne sait pas ce qu'il faut admirer davantage, la sagacité dans l'analyse, ou la profonde érudition qui apparaît même

dans les généralisations) à nous donner la seconde partie de son étude d'ensemble sur les *frères Grimm*, il a complété sa monographie par une étude philologique consacrée aux **Contes des frères Grimm**. C'est proprement une étude sur l'art du style allemand. En passant en revue les détails des éditions successives de ces contes, il a montré comment, par d'habiles corrections, par des retouches méticuleuses et de nombreuses adjonctions, les auteurs sont parvenus, à travers sept éditions, dont la dernière est de 1857, à donner à une œuvre la forme définitive sous laquelle elle est passée à la postérité.

Certaines versions ont été complètement modifiées d'une édition à l'autre. De savants remaniements leur ont donné une forme plus dramatique. Ailleurs, ce sont des préceptes de morale, des généralisations introduites dans des développements d'ordre particulier qui ont donné au récit sa véritable portée. D'un simple recueil de folk-lore qu'étaient ces contes populaires au début, les auteurs ont fait un livre de lecture et d'éducation. Une vingtaine de contes, pour des raisons diverses, ont été retranchés des premières éditions. M. Tonnelat a tenu à les reproduire et on y retrouve avec plaisir une version allemande du *Chat-Botté* et une version de *Barbe-Bleue*.

L'étude de toutes ces refontes a permis au critique français d'écrire une véritable histoire des *procédés*. Le fait que cette tâche ait été entreprise pour la première fois par un Français est significatif. C'est, au sens propre, une *leçon de style* que M. Tonnelat fait aux écrivains allemands. Espérons qu'ils sauront en tirer profit. On se plaint en Allemagne d'être obligé d'écrire avec un instrument qui manque de tradition. Mais cette *tradition*, on peut la retrouver dans l'œuvre des frères Grimm. Le Français en a dégagé la base, il appartient aux Allemands d'apprendre à s'en servir.

## §

MEMENTO. — M. Raoul Richter, professeur de philosophie à l'Université de Leipzig, vient de mourir. On lui doit un des meilleurs ouvrages qui aient été consacrés en Allemagne à l'œuvre de Frédéric Nietzsche et c'est lui qui édita, voici trois ans, l'édition de luxe d'*Ecce homo*. Auteur d'une *Histoire du Scepticisme*, il fut cependant grand admirateur de Richard Wagner et c'est par Wagner, en passant par Schopenhauer, qu'il arriva à Nietzsche. M. Max Brahn (*Gazette de Francfort*, 3 juin) a essayé de montrer, que malgré ses attaches avec le Nietzsche-Archiv, Raoul Richter avait su rester complètement indépendant. « Nietzsche fut pour lui une étoile, mais il considérait Platon et Schopenhauer comme des soleils. Il espérait la venue d'un soleil nouveau et Nietzsche lui paraissait la meilleure indication pour l'apparition prochaine de ce soleil. Il s'empara de lui à cause de sa valeur supérieure pour l'avenir. Son travail sur Nietzsche durera tant que durera Nietzsche ». Si ce jugement paraît quelque peu exagéré, il n'en faut pas

moins déplorer la perte de ce représentant distingué de la critique nietzschéenne, laquelle, par la mort d'Ernest Holzer, avait déjà été privée d'un de ses appuis les plus solides. L'édition des œuvres philologiques de Nietzsche commencée en 1910 s'est arrêtée brusquement, interrompue par la disparition prématurée de Holzer.

*Das literarische Echo* (15 mai) débute par un article de M. O. E. Lessing sur « le drame américain ». M. G. Ranssohff consacre une étude au remarquable ouvrage de M. Emile Magne : « Voiture et les origines de l'Hôtel Rambouillet. » « Une plume d'une dangereuse fécondité ; un zèle et une perspicacité qui ne peuvent être que dignes d'éloges : un savoir qui n'est égalé que par l'art de mettre en scène ce savoir. Son style n'est jamais hésitant et jamais embarrassé, tout au contraire. . . Chez lui il y a toujours quelque chose de nouveau, quelque chose d'imprévu : bref, c'est un homme avec lequel on ne s'ennuie pas. . . » — M. Kurt Müntzer présente au public allemand l'ensemble de l'œuvre de Mereschkowski, avec un portrait (1<sup>er</sup> juin). — Si Charles Péguy est encore assez ignoré outre Rhin, l'article de M. Henri Guillebeaux n'aidera pas beaucoup à faire comprendre le rôle joué par les *Cahiers de la Quinzaine* dans l'évolution actuelle de la pensée française. M. Guillebeaux n'est évidemment pas doué du sens historique. Il cite une strophe du « Mystère de la charité de Jeanne d'Arc », mais aussitôt après il la fait suivre d'une appréciation de Péguy sur Jaurès, qui est de 1903. Le progrès qu'il y a dans la pensée du grand écrivain depuis les dernières luttes de l'Affaire Dreyfus jusqu'à la série des opuscules « De la situation faite. . . » échappe peut-être à la compréhension de M. Guillebeaux. Ailleurs, en mentionnant les collaborateurs des *Cahiers* il écrit : « Les frères Jérôme et Jean Tharaud, qui sont devenus nationalistes et ont obtenu le prix Goncourt. » Le spectre nationaliste semble hanter l'imagination de M. Guillebeaux. Dans la dernière partie de son article il cite André Suarès, qui publie maintenant « ses contributions souvent fort remarquables dans la nationaliste *Nouvelle Revue française* ».

Dans la *Deutsche Rundschau* (1<sup>er</sup> juin), M. Julius Schiff fait connaître les « conseillers chimiques » de Goethe et étudie la part qu'ont eue des savants comme Bucholz, Stiewer, Einsiedler, Goettling, Ritter et surtout Doebereiner dans les travaux scientifiques du poète. Goethe, se trouvant à Carlsbad, pouvait noter dans son journal qu'il y avait une meilleure réputation « à cause de la minéralogie et de la chimie qu'à cause de la poésie », — M. Oscar Walzel rend compte du dernier recueil d'essais et d'articles publiés par M. Richard-M. Meyer.

Les *Süddeutsche Monatshefte* (1<sup>er</sup> juin) ont la bonne fortune de publier des notes inédites du romantique Wilhelm Wackenroder, prises pendant un voyage au pays de Bayreuth en 1793. La découverte en est due au professeur Wolkan, bibliothécaire de l'Université de Vienne. Un nouvel article du mystérieux *Spectator Germanicus* contre l'invasion italienne en Tripolitaine, dont les quotidiens ont déjà parlé, aura le même succès que les précédents. M. Hofmiller rend compte en le louant, comme il convient, du recueil de poésies de J.-J. Widmann, publié après sa mort.

Un portrait psychologique de Jean-Jacques Rousseau, dû à la plume de Mme Marguerite Hellin, nous est présenté par *Hochland* (1<sup>er</sup> juin). La sévé-

rité de l'auteur ne l'empêche pas d'écrire quelques aperçus très justes. — M. C. F. Reinhold fait paraître une étude sur Van de Meer de Delft (avec 6 magnifiques reproductions).

La *Güldenammer*, éditée à Brème par une entreprise de café sans caféine, « Kaffeehag, » produit connu en France sous le nom de Sanka, est toujours des plus intéressante. M. Edwin Redslob tâche de montrer l'importance du peintre de Wörpsswede, Heinrich Vogeler, dans l'évolution de l'art allemand contemporain. La catastrophe du « Titanic » inspire à M. Ad. Goetz un article sur « la mode, le luxe, et la sécurité à bord ».

HENRI ALBERT.

### LETTRES ANGLAISES

Hugh S. R. Elliot : *Modern Science and the Illusions of Professor Bergson*, with a preface by Sir E. Ray Lankester, K. G. B., F. R. S., 5 s., Longmans. — Addison Macleod : *Plays and Players in Modern Italy*, 7 s. 6 d., Smith Elder. — Mary E. Lacy : *With Dante in Modern Florence*, 6 s., John Murray. — F. Hamilton Jackson : *Rambles in the Pyrénées and the adjacent districts*, 21 s., John Murray. — H. G. Wells : *The Great State, Essays in Construction*, 6 s., Harpers. — Memento.

M. Bergson a ses fanatiques, mais il a aussi ses détracteurs. Tout un courant d'idées s'appuie sur sa philosophie, et les adversaires de ces idées arrivent à s'en prendre à lui pour le soutien qu'il leur accorde. En Angleterre, M. Bergson connaît à l'heure actuelle l'engouement de tous ceux qui « s'amuse à des curiosités métaphysiques ». Mais il rencontre aussi une assez violente opposition; témoin en est le livre de Mr Hugh S. Elliot : **Modern Science and the Illusions of Professor Bergson**. Entre les mains de Mr Elliot, la métaphysique passe un mauvais quart d'heure, et si l'on peut regretter qu'en telle matière la discussion ne garde pas un ton calme, ces vitupérations contre les brillantes analogies de M. Bergson n'en sont pas moins fort intéressantes. Voici quelques exemples des épithètes qu'emploie Mr Elliot : « de guignolesques faussetés », « de fieffées balourdises », « l'ambitieux essor de l'intuition spéculative », « des nuages de mots qui ne comportent aucun sens réel », « des pyramides de mots par-dessus des mots », « ses mots sont de la fausse monnaie », etc. Sir Edwin Ray Lankester a écrit pour ce livre une préface qui condamne tout aussi énergiquement la philosophie bergsonienne :

Non seulement je pense que les livres dans lesquels M. Bergson formule ces illusions sont sans valeur et sans profit, causant perte de temps et confusion de pensée à la plupart de ceux qui cèdent à la tentation de les lire, mais aussi qu'une importance imméritée leur a été accordée par une partie du public britannique, égaré par l'ingénieuse et systématique réclame que font à M. Bergson ceux qui s'amuse à des curiosités métaphysiques. On nous l'a présenté comme un « grand philosophe français ». Pour ceux qui s'occupent à collectionner, à comparer et à classer toutes les absurdités qu'on a émises sous l'étiquette de « métaphysique » ou de « spéculation

métaphysique », depuis Aristote, pour ceux-là, sans doute, ces récentes élucubrations offrent cette sorte d'intérêt que l'entomologiste peut prendre à une curieuse espèce de coléoptère. Pour qui étudie les observations et les monstruosité de l'esprit humain, les ouvrages de M. Bergson seront toujours de précieux documents. Mais c'est une injustice en même temps qu'une inexactitude d'appliquer à leur auteur les termes de « grand », de « français » et de « philosophe ».

## §

M<sup>r</sup> Addison Macleod a, pendant de nombreuses années, noté au jour le jour ses impressions de théâtre, en Italie. Aussi son récent livre : **Plays and Players in Modern Italy**, a-t-il le mérite de nous fournir des informations de première main, d'autant plus valables que, par sa connaissance de la langue et de la littérature italiennes, l'auteur est remarquablement qualifié pour nous donner des appréciations et des critiques du théâtre classique et des pièces en dialecte, pour caractériser les différents types de pièces modernes et juger de la personnalité des acteurs, tels que Novelli, Zacconi, la Duse, Gina Favre, Tina di Lorenzo, Dina Galli, Benini, Ferravilla, de Sanctis, etc.

## §

« Un voyage dans les lieux où Dante a vécu est une perpétuelle illustration de son poème. » On trouve cette phrase d'Ampère en épigraphe à la courte préface de M<sup>me</sup> Mary E. Lacy pour son livre **With Dante in Modern Florence**. Et pourtant l'aspect de la Florence moderne est assez décevant pour qui vient y chercher les traces de Dante. Ce n'est plus la cité que le poète aima si tendrement et pour laquelle il eut une haine si passionnée : on n'y rencontre que des monuments qui n'existaient pas au XIII<sup>e</sup> siècle, du moins dans leur forme actuelle, des œuvres d'art que Dante n'a jamais vues, des rues dont il n'a pas foulé les dalles. Aujourd'hui, nous n'apercevons que la Florence des Médicis, de la décadence et de l'Italie unifiée. Mais, comme le remarque très justement l'auteur, la Florence d'à présent n'est qu'une sorte de palimpseste, et, sous l'écriture récente, on retrouve le grimoire ancien ; malgré les six siècles écoulés depuis que le Poète partit pour l'exil, on peut encore retrouver la cité de Dante, et, avec une laborieuse subtilité, M<sup>me</sup> Mary E. Lacy s'est efforcée de découvrir ces précieux vestiges et de projeter quelques lueurs nouvelles sur *la Divine Comédie* et sur la vie du Divin Poète.

## §

Le véritable touriste visite incognito — presque honteux de s'y voir — les lieux où la foule surabonde parce qu'on y accède sans difficulté et qu'on y trouve tout le confort des grands hôtels. Mais quand il les a bien vus, ces lieux encombrés, alors commence pour

le vrai touriste la période de joie. Il s'écarte des chemins battus : il explore des contrées négligées sinon inconnues, et alors, chaque jour, dans de pittoresques bourgs ou d'antiques villages, il découvre des trésors de beauté qu'il est seul à goûter. Mr F. Hamilton Jackson est de ces touristes-là. Déjà, il nous a raconté, en deux volumes, ses explorations sur *The Shores of the Adriatic*, et maintenant il nous relate ses **Rambles in the Pyrénées and the adjacent districts, Gascony, Pays de Foix and Roussillon**. Avant de se mettre en route, il est évident que l'auteur s'est minutieusement renseigné sur l'histoire et la géographie de la contrée ; les quelques références bibliographiques qu'il donne en sont une preuve, et c'est dans la savante *Revue de Gascogne*, dans les comptes-rendus du Congrès Archéologique de France, et dans le Bulletin Archéologique du Comité Historique des Arts et Monuments, qu'il a cherché ce qu'il devait voir dans ses pérégrinations. De nombreuses illustrations et des plans dus à l'auteur accompagnent ce texte, qui se lit avec un agrément constant.

## §

Le volume que MM. Harper viennent de publier sous ce titre : **The Greate State**, renferme une série d'études politiques, ou sociologiques plutôt, rassemblées par les soins de Mr H.-G. Wells et qui sont dues à la comtesse de Warwick, à Mr L.-G. Chiozza-Money, à Sir Ray Lankester, à Mr C.-J. Bond, à Mr S.P. Haynes, à Mr Cecil Chesterton, à Mr Cicely Hamilton, à Mr Roger Fry, à Mr G. R. Stirling Taylor, au Rev. Conrad Noel, à Mr Herbert Trench et à Mr Hugh P. Vowles. Ces études représentent un effort concerté pour figurer un idéal social moderne, un tableau de cette civilisation élargie vers laquelle aspire notre présent ordre social. Ce n'est peut-être pas une panacée, mais la lecture de ces pages est singulièrement suggestive, chacun des auteurs de ces *Essays in construction* ayant exposé ses idées sociales, parmi lesquelles il en est certes d'inattendues.

MEMENTO. — La Collection Tauchnitz présente de plus en plus cet avantage qu'elle donne au fur et à mesure qu'ils paraissent les nouveaux romans anglais. La publication est presque simultanée à Londres et à Leipzig. Les récents volumes comprennent une mystérieuse histoire de meurtre et d'amour : *A True Woman*, par la baronne Orczy ; *Love Gilds the Scene*, par Agnes et Egerton Castle, une série de récits dont les péripéties se déroulent à Londres, à Bath, à l'époque des perruques poudrées ; *Julia France and her Times*, une assez âpre description de la vie londonienne et du mouvement suffragiste par Mrs Gertrude Atherton ; *Thirteen*, titre qui indique que l'auteur, E. Temple Thurston, a réuni là treize nouvelles d'une lecture agréable.

*The Bibelot* continue à donner de jolies réimpressions ; le numéro de



mai contient : *Three Selections from Leaves of Grass*, par Walt Whitman, et celui de juin : *Casanova at Dux*, par Arthur Symons.

Dans *Melissa*, par J.-O. Curwood, roman adapté de l'anglais par V. Forbin (Bibliothèque des romans étrangers, Hachette), on nous raconte comment l'ingénieur Howland est poursuivi par une haine aussi mystérieuse qu'implacable. Et voilà de quoi passionner le lecteur qui n'exige pas davantage et à qui on offre, en outre, une héroïne d'une captivante beauté et d'une irrésistible séduction, des paysages du Canada du Nord et ses forêts, ses chantiers, ses Indiens, ses trappeurs.

C. N. et A. M. Williamson savent raconter sur un ton vif, ironique et gai, de jolies histoires, fertiles en péripéties inattendues. *Le Mariage de Lord Loveland*, qu'a traduit M. Louis d'Avers (Bibliothèque des Romans Etrangers, Hachette) est un de leurs romans vraiment romanesques, où un jeune lord, assez présomptueux, apprend la modestie en Amérique après d'amusantes aventures.

Depuis longtemps une élite a reconnu en France la valeur de M. Remy de Gourmont, et un public chaque jour accru goûte à présent ses œuvres. Il est intéressant de signaler qu'à l'étranger, et particulièrement dans les pays de langue anglaise, on s'accorde à proclamer que M. de Gourmont est « l'une des plus belles intelligences de sa génération ». M. Arthur Ransome, qui s'est distingué par divers ouvrages de critique et d'histoire littéraire des plus remarquables et qui a consacré à M. de Gourmont une excellente étude dans la *Fortnightly Review*, vient de publier une très exacte version de *Une nuit au Luxembourg*, et la critique et le public font à cette exquise fiction un accueil des plus empressés.

*The English Review* de juin publie des vers de MM. Arthur Symons, Lascelles Abercrombie, Ezra Pound, D. H. Lawrence, et des articles de MM. H. W. Hudson, E. M. Forster, Henry Newbolt, J. D. Beresford, Chris Massie, Austin Harrison, Lisle March Phillips, Walter Sickert, etc.; et un portrait du poète Richard Middleton par E. Masson.

*The Fortnightly Review* publie des vers de Thomas Hardy, une étude sur Strindberg par Horace B. Samuel, un superbe poème de Laurence Binyon, et des articles sur John Gay, par H. M. Paull, sur Albert Besnard, par Frederick Lawton, sur Marceline Desbordes-Valmore, par Francis Gribble, etc.

Dans le *Harper's Magazine*, lire la suite des articles de Mr Arnold Bennett, et la biographie de Mark Twain, par Albert Bigelow Paine.

Le numéro du *Bookman* de juin est consacré à Wilkie Collins.

HENRY-D. DAVRAY.

### LETTRES PORTUGAISES

Theophilo Braga : *Camoens (Abra lyricae epica)*; Livraria Chardron, Porto. — L. de Camoens : *Os Lusíadas* commentés par Augusto Epiphanyo da Silva Dias; Magalhaes e Moniz, Porto. — Eça de Queiroz, *Ultimas paginas*; Chardron, Porto. — Bazilio Telles : *O Livro de Job*, traduction en vers; Chardron, Porto. — Teixeira de Pascoaes : *Regresso ao Paraíso*; A Renascença portuguesa, Porto. — Memento.

Maintenant qu'un monument sculptural va s'ériger en plein Paris

en l'honneur du grand Epique lusitanien, les Français auront à cœur sans doute de s'intéresser, autrement qu'en vaines paroles, aux manifestations de l'âme portugaise, si impénétrable pour eux jusqu'ici en son tréfonds sentimental. **Camoens**, ce clair génie de tendresse et d'héroïsme, que l'on a justement appelé le premier des poètes modernes, incarna dans la pureté toute méditerranéenne de ses vers et des ses symboles l'esprit gracieux et passionné de la Chevalerie et de la Table Ronde, nuancé d'humanisme. Ce n'est pas seulement pour avoir chanté les découvertes que Camoens est essentiellement moderne et profondément portugais, mais aussi pour avoir fait servir les déceptions de son cœur à l'illustration du sentiment national, et pour avoir fait de l'amour quelque chose de suprêmement rédempteur. Par ainsi, l'amour devient principe d'action, et la *saudade* prend une forme mystique, qui incite l'homme à chercher son salut par le mérite individuel. Pareilles tendances ne sauraient, dans l'ordre religieux, fomenter qu'hérésie; mais Camoens, qui était bon catholique et que la métaphysique ne séduisait guère, malgré sa réelle érudition, ne voulut chanter que le Courage lusitanien et ses propres infortunes.

Cette conception idéale de l'amour semble rapprocher les Portugais des peuples de l'Ouest et du Nord : c'est pourquoi sans doute, en dépit d'indéniables apports sémitiques, on a maintes fois parlé de leur parenté plus ou moins directe avec les Celtes. J'étonnerai peut-être mes lecteurs en faisant remarquer ici que, si les Bretons semblent avoir porté plus loin que d'autres l'idéalisation mystique du sentiment, certains peuples berbères, les Touareg par exemple, ont une conception chevaleresque de l'amour, qui se fait jour dans leurs ballades héroïques, et que les Sarrazins du Moyen-Age devaient posséder déjà.

— « Aujourd'hui, ma bien-aimée, j'ai pensé pour toi à la mêlée des lances qui enlèvent la vie », dit l'un deux. « Ah ! lorsque nous mourons, nous autres, nous nous souvenons des tresses abondantes qui s'allongent sur l'épaule des vierges. »

N'oublions pas non plus que *l'Amadis de Gaule* fut d'abord traduit en hébreu sur le texte portugais, aujourd'hui perdu.

C'est à dégager philosophiquement et historiquement les traits essentiels du *camonisme* que s'est appliqué l'effort intellectuel de Theophilo Braga, à travers son œuvre gigantesque. Ce fut là son trait de génie.

Sur l'œuvre de Camoens il a édifié l'autel du sentiment national et préparé l'avènement d'une République, qu'il n'a tant rêvé d'établir que pour mieux permettre au Portugal de se retrouver soi-même, hors des griffes du jésuitisme.

Pour l'auteur d'*Alma Portuguesa*, les trois plus grands poètes

de la civilisation occidentale sont Virgile, Dante et Camoens. — « C'est au moment où Rome termine sa mission de conquêtes et im-  
« pose la paix au monde que Virgile conçoit l'*Enéide* ; c'est lors-  
« que l'Eglise achève sa mission unificatrice des consciences, par l'uni-  
« versalité d'une doctrine morale, que Dante envahit le dogme et fait  
« comparaître au tribunal de *la Divine Comédie* les ambitions  
« égoïstes de la papauté, comme pour signifier que l'intervention  
« dirigeante de la Foi dans les destins de l'Homme est prête à pren-  
« dre fin. » La doctrine du libre examen est proche ; les événements  
vont en favoriser l'expansion. Les **Lusiades** seront le poème de la  
prise de possession du globe par l'effort réfléchi de l'Homme.

C'est l'observation des phénomènes de la Nature qui porta Camoens à considérer l'amour, non pas comme une fatalité déprimante, mais comme le moyen suprême pour l'intelligence de s'élever à la compréhension de l'unité universelle.

Trois des volumes de *l'Histoire de la Littérature portugaise* sont un monument précis à la gloire de Camoens.

Nous avons naguère analysé ici le premier, qui est le douzième de la collection. Le second est une exégèse copieuse et originale de l'œuvre du poète. Theophilo Braga s'attache longuement à définir les caractéristiques du lyrisme camonéen, son pétrarchisme de surface, sa sincérité directe motivée par la réalité concrète de la passion qui l'inspire, ses affinités sans doute instinctives avec l'inspiration du Catalau Ausias March, chanteur incomparable de l'amour. En même temps, l'éminent philosophe et critique nous détaille le déterminisme spécial qui devait, à son point de vue, muer le poète lyrique en poète épique. Un aperçu général sur la formation des divers cycles d'épopée, dont s'honore l'humanité, précède une profonde étude sur l'élaboration séculaire de l'épopée portugaise. La grande époque des navigations lusitaniennes s'évoque, dominée de mysticisme ches valeresque. Et ceci vient nettement à l'appui d'une opinion que nous exprimâmes un jour : le sentiment religieux est le ciment nécessaire de l'épopée.

Le grand patriote aborde ensuite la structure propre des *Lusiades* et, par d'ingénieuses interprétations, il s'efforce de laver Camoens du reproche d'avoir inconsidérément allié la spiritualité chrétienne au merveilleux païen. Selon lui, les dieux du poème caractérisent les peuples ; les Divinités sont des synthèses de civilisations ; le mythe de Bacchus symbolise la domination de l'Inde, celui de Vénus signifie le mystère de la mer.

Inutile de dire que tous les commentateurs, fussent-ils Portugais, sont loin d'accorder à Camoens, en dépit de son réel et profond génie, une aussi ample personnalité. Tel Augusto Epiphanyo da Silva Dias, qui vient de publier à Porto, en deux volumes, l'une des meil-

leures éditions portugaises des *Lusiades*, au double point de vue de la pureté du texte et de l'abondance des notes critiques, toujours soucieuses de précision scientifique. Il n'en reste pas moins que l'enthousiasme d'un Th. Braga nous ouvre infiniment mieux les arcanes du poème que les dissections terre à terre. Th. Braga écrit dans l'esprit de Camoens. Une bibliographie camonéenne très complète accompagne son livre.

Somme toute, ce nationaliste, qui voulut ouvrir toutes grandes les portes de son pays à la Science et à la Pensée universelles, pour mieux amener les Portugais à se connaître et à se renouer aux traditions de leur race, répond par son seul et haut exemple à toutes les vitupérations, dont on couvre sa patrie, quand on l'envisage au simple point de vue de sa situation économique ou de la maladie d'imitation française qui y sévit.

Au fait, tandis que les *Lusiades* se trouvent dans le moindre des bureaux de rédaction de Lisbonne, les librairies sont bondées de publications françaises ; la plupart des matières des cours secondaires sont enseignées directement en français, au point qu'Eça de Queiroz, dans un fragment qui peut compter parmi les plus savoureusement caustiques de ses **Dernières Pages**, a pu dire que le « Portugal est un pays traduit du français ». Lui-même souffrit de la dénationalisation qui lui fut imposée dès l'enfance, au point de lui cacher les moindres faits et gestes de sa patrie. Dès qu'il écrivit, il n'en fut pas moins accusé de *francésisme*, lui qui considérait la littérature anglaise comme infiniment plus riche, plus vivante, plus vigoureuse, plus originale que celle de la France, lui qui rendait justice à la grandeur des lettres germaniques et qui nous déniait volontiers toute faculté essentiellement poétique, sans laisser pourtant d'admirer la beauté lumineuse de notre langue, l'exactitude et la souplesse de notre esprit. Mais dans nos extravagances contemporaines, dans notre recherche outrancière du neuf, de l'inédit, de l'original, il découvrait des symptômes de décadence, une lassitude d'agir, et volontiers accusait-il notre influence de stériliser les énergies latentes de sa patrie. « Car, disait-il, les majorités ne comptent point, et il suffit d'un faible groupe dirigeant pour représenter un pays. » Au reste, selon lui, il n'y a aucune similitude de tempérament entre les Portugais et les Français. La France est un pays d'intelligence, le Portugal ne vit que par l'imagination.

— « La France est toujours le coq, nous sommes le rossignol. Le grand roi des Français sera toujours François I<sup>er</sup> : le nôtre Dom Sébastien. »

La part principale de ces *Dernières Pages* comprend trois légendes de saints : *S. Christovam*, *S. Onofre*, *S. Frei Gil*, magistrales ébauches, inspirées peut-être par l'exemple du Flaubert des *Trois*

*Contes*, mais que leur allure aisée rapproche plutôt de *Thal's* d'Anatole France, et qui montrent bien quels étaient les dons primesautiers du maître.

Et comme il demeure essentiellement portugais dans l'humour !

Pour avoir manifesté d'incomparables qualités de styliste nerveux et précis, Bazilio Telles n'en était pas moins connu jusqu'ici principalement comme homme de science. Economiste, historien, polémiste, il affirme une grandeur morale incontestée. Il personnifie l'intégrité. Inespérément, voici qu'il nous apparaît poète. Il nous donne aujourd'hui une traduction rythmée du **Livre de Job**, qui a la profondeur émue et vécue d'une création personnelle. L'impossibilité de remédier individuellement ou socialement au Mal humain, et la contradiction douloureuse qu'impose aux cœurs sensibles et purs la conception d'un Dieu infiniment bon, en face de la réalité misérable, ont jeté dans l'âme de Bazilio Telles une révolte angoissée, qui l'apparie à Authero de Quental, et qui lui fait revivre la crise d'âme du vieux poète hébreu.

— « Ce frère spirituel d'Authero, dit Teixeira de Pascoaes, a réincarné la Douleur de Job, qui est une douleur religieuse, une douleur affirmative et créatrice de vie, et le drame intime du poète biblique s'est identifié au drame intime du poète lusitanien, parce que l'époque morale où vécut Job est analogue à celle où vit Bazilio Telles. Job vécut quand l'âme humaine créait une synthèse religieuse de la Vie; Bazilio vit en un temps où l'âme humaine cherche et entrevoit déjà une conception nouvelle de la Vie et de l'Univers. Ainsi Bazilio représente, pour l'instant, la sublimation de toutes les vertus de sa race. » Au cours d'une étude sur le poème, Bazilio Telles expose à la fois les raisons morales de son dessein et les probables conjonctures qui durent gouverner l'inspiration de l'aède juif. Cet essai critique pourrait faire honneur à Renan, s'il ne se montrait infiniment plus amer. Pour Bazilio, Dieu et la Loi morale ne sauraient s'entendre; ils s'opposent irréductiblement.

Sans négliger un seul instant l'exactitude, le Poète réalise en ses distiques une forme puissante et nue, qui n'a guère chez nous d'équivalent. Seul, Emmanuel Thubert, dans *le Prophète*, a su s'exprimer avec cette âpreté véhémement et pure.

Quant au *Livre de Job* en lui-même, on a dit avant moi ses mérites, qui ne permettent de le rapprocher que du *Prométhée* d'Eschyle ou de *l'Enfer* du Dante.

Ce n'est pas Teixeira de Pascoaes qui me contredira, lui qui vient de publier **le Retour au Paradis** et qui, songeur entre tous personnel, s'engage ainsi à la suite du vieux Milton dans les sentiers de la poésie visionnaire. Pour lui, le monde actuel est sur sa fin; la

nuit présente est déjà une nuit morte, où sursautent les premières blancheurs d'un nouveau soleil. Nul ne s'est approché plus près de Dante.

Le poème débute par de sinistres paysages d'enfer nés tout entiers de la fantaisie divinatrice d'une imagination exaltée par l'espoir d'une nouvelle foi. Adam et Eve ont retrouvé Caïn, et voici que Satan, un jour de Noël, les envoie conquérir pour lui sur la terre les âmes et les corps. Comme tout a changé depuis leur sortie de l'Eden ! Tout, excepté la divine clarté du soleil. Ils revivent leur passé à chaque endroit, et voici que leur vient la *Saudade*, annonciatrice de rédemption, la *Saudade* qui est faite d'amour, d'espoir et de souvenir, la *Saudade* qui les réconcilie avec la vie, et qui est comme une autre Béatrix. Sur la nouvelle terre, doit surgir la nouvelle tentation. Adam et Eve refusent de retourner aux funèbres domaines de Satan. Eve pleure sur le crime de son fils, et voici que la Trompette résonne sous le souffle de l'Ange. C'est le jugement qui ranime les morts. Le nouveau Dieu est né, et chaque créature doit rendre compte de son péché. C'est l'heure du grand Pardon et de l'universel alleluia. L'ère d'amour est ouverte.

Un tel poème ne se résume pas. Riche d'images imprévues, de musiques surnaturelles, il l'est aussi de significations mystiques, en même temps que très modernes.

Toute l'âme du Portugal des montagnes s'y sublimise, et Teixeira de Pascoaes, par la fermeté concise du vers blanc autant que par la profondeur de l'inspiration, prend place à côté des grands poètes de sa terre. Et cela est à mille lieues de notre maniérisme français, au point qu'on est quelque peu dépaysé dès l'abord.

**MEMENTO.** — L'incomparable artiste du verbe qu'est Alphonso-Lopes Vieira publie sur *Gil Vicente* une enthousiaste conférence, qui a pour but d'exalter le sentiment national en la personne du grand dramaturge, créateur de types essentiellement portugais. Gil Vicente méritait bien cet honneur.

Ont paru : *Le Portugal et ses colonies*, par Angel Marvaud (Alcan, Paris), *Amizade*, pièce en trois actes de Thomas Cabreira Junior et Mario de Sà-Carneiro ; *la Nationalisation de l'Enseignement*, par Jean de Barros (Ferreira, Lisbonne); *Saldas* par Silva Pinto (Magalhaès Moniz, Porto), etc.

PHILÉAS LEBESGUE.

### LA VIE ANECDOTIQUE

L'« Iphigénie » de Jean Moréas au Théâtre-Français. — Claude Monet. — La Mort du Passant. — « Comme il vous plaira » à l'Athénée.

On n'espérait plus qu'elle eût lieu, la représentation de **l'Iphigénie de Jean Moréas au Théâtre-Français!** Elle vint près de deux ans après le terme de la promesse faite au poète sur son

lit de mort. Cependant, lors de la répétition générale, un journaliste cherchait Jean Moréas, auquel il avait télégraphié le matin même pour lui demander un entretien. Le spectacle était consacré à des auteurs aimés au *Mercury de France*. Jules Renard se trouvait parmi les fondateurs de notre revue et le jour de la répétition générale notre librairie mettait en vente les *Réflexions sur quelques poètes*, de Jean Moréas. Les journaux du lendemain m'apprirent que *Poil-de-Carotte* était un chef-d'œuvre, bien fait pour la scène, tandis que *l'Iphigénie* n'était supportable qu'à la lecture. Je pensais justement le contraire. L'acte de Jules Renard ressemble aux dialogues d'Henri Monnier et plusieurs d'entre eux sont plus scéniques que *Poil-de-Carotte*, qui ne l'est guère. Le décor, les costumes, le jeu et la voix des acteurs, s'ils n'ajoutent rien à cette petite comédie domestique, lui ôtent beaucoup de sa vraisemblance. *L'Iphigénie*, dont les beautés apparaissent à la lecture, gagne sur la scène toute l'euphonie que la déclamation sait tirer des beaux vers et l'eurythmie que leur cadence donne aux gestes des comédiens. *L'Iphigénie* fut mal jouée par des acteurs, excellents. On eût souhaité de plus beaux décors, des costumes plus richement ornés. Mais ces misères ne diminuaient point la grandeur de la tragédie qui reste, à mon sens, ce que le théâtre de notre temps a produit de plus parfait. Un jour que quelqu'un se plaignait des affiches qui gâtent les beaux paysages, Moréas déclara qu'elles ne le gênaient point et que la véritable beauté n'est pas à la merci d'une réclame de négociant. C'est ainsi que le sublime de son chef-d'œuvre n'est point à la merci d'oripeaux de mauvais goût, de décors misérables, d'acteurs sans enthousiasme. Il est vrai que, parmi les spectateurs, beaucoup n'aimaient point la poésie. Ils pensaient au combat de boxe qui devait avoir lieu le soir. Et pendant les entr'actes, dans les couloirs, on entendait prononcer le nom de Carpentier plus souvent que celui d'Agamemnon.

## §

L'exposition des « *Venise* » chez Bernheim jeune me donne l'occasion de tirer quelques anecdotes du bel ouvrage de M. Georges Grappe sur **Claude Monet**.

Au lendemain de la guerre, l'artiste connut des heures difficiles.

Il faut citer des deux grands peintres et du destinataire une lettre qu'Edouard Manet écrivait en 1875 à M. Théodore Duret. Elle situe les choses mieux que n'importe quel commentaire.

« Mon cher Duret,

« Je suis allé voir Monet hier. Je l'ai trouvé navré et tout à fait à la côte. Il m'a demandé de lui trouver quelqu'un qui lui prendrait au choix de dix à vingt tableaux, à raison de cent francs.

« Voulez-vous que nous fassions l'affaire à nous deux, soit 500 francs pour chacun ? »

« Bien entendu chacun, et lui le premier, ignorera que c'est nous qui faisons l'affaire. J'avais pensé à un marchand ou à un amateur quelconque, mais j'entrevois la possibilité d'un refus. »

« Il faut malheureusement s'y connaître comme nous pour faire, malgré la répugnance qu'on pourrait avoir, une excellente affaire et en même temps rendre service à un homme de talent. Répondez-moi le plus tôt possible ou assignez-moi un rendez-vous. »

« Amitiés. »

« E. MANET. »

A cette époque, Claude Monet peignait la Seine :

Toute la journée il était sur la rive ou sur l'eau. Manet disait volontiers à leurs amis communs ; — l'atelier de Monet, c'est son bateau.

M. Grappe raconte encore la naissance du mot *impressionniste* qui allait caractériser les peintres du plus grand mouvement d'art moderne. Il fut écrit à propos de l'exposition qui eut lieu chez Nadar, boulevard des Capucines, du 15 avril au 15 mai 1874.

On voit dans cette salle des œuvres d'Astruc, Boudin, Bracquemond, Cézanne, Degas, Guillaumin, Lépine, Berthe Morizot, Pissarro, Renoir, Rouart, Sisley, etc. Ils étaient trente en tout. M. Monet, pour sa part, exposait cinq toiles ; l'une d'elles, qui représentait un lever du soleil sur un port — l'influence de Turner y est très marquée — avait pour titre : *Impression ; Soleil levant*. Très enveloppée, rosée légèrement, et en nuances, par la boule rouge de l'astre naissant, transparente et délicate dans ces brumes, ce fut elle qui déchaîna le *tolle*. Le *Charivari*, dirigé par le Maître Jacques de l'incompétence, qui s'appelait le Dr Véron, donna le branle. En manière de plaisanterie, le critique d'art de la maison traita tous les exposants d'*Impressionnistes*, à la faveur du titre choisi par M. Monet pour son aurore marine.

### §

Je vous annonce la **mort du « Passant »**, ce journal amusant fondé par de bons littérateurs et de spirituels dessinateurs de Bruxelles.

Le dernier numéro du *Passant* mérite qu'on l'examine. Il porte en épigraphe ces vers de Laforgue :

Quand on est mort c'est pour longtemps,  
La faridondaine, la faridondon...

Dans une lettre ouverte encadrée de deuil, le *Passant* fait part de son décès à ses abonnés et leur en donne la raison :

Nous n'avons plus le sou !

Voilà qui est net et clair. A ce propos, chers abonnés, faisons, si vous le voulez bien, un peu de comptabilité :

Pour les sept francs cinquante de votre abonnement, le *Passant* vous a



donné jusqu'à ce jour vingt-deux numéros à vingt centimes le numéro, soit quatre francs soixante. Le présent dernier numéro étant édité au prix de trois francs, vous vous rendrez facilement compte, après un léger calcul, que vous nous êtes redevables d'une somme de dix centimes. Nous espérons que vous ne lésinerez pas pour nous faire parvenir au plus vite ce léger supplément. La somme globale ainsi obtenue est destinée à faire les fonds d'un banquet de funérailles.

Les personnes pointilleuses qui trouveraient notre façon d'agir un peu désinvolte sont prévenues que nous partageons entièrement leur manière de voir...

Et la dernière page du *Passant* est occupée par un superbe portrait de Cambronne à Waterloo.

Il faut ajouter que *le Passant* accomplit sa mission, qui fut de révéler à l'univers l'esprit d'André Blandin et les mérites littéraires d'Horace Van Offel, qui est encore un dessinateur ingénieux et d'un talent véritable.

*Passant*, repose en paix !

§

Il y a quelque temps, M. Camille de Sainte-Croix fit représenter « **Comme il vous plaira** » à l'Athénée. La forêt où erraient Rosalinde, Orlando, Jacques le mélancolique, était éclairée à l'électricité.

Dans la *Dramatic Review*, du 6 juin 1885, Oscar Wilde donna la description d'une représentation de *Comme il vous plaira* en plein air et en plein jour.

Shakespeare, ajoute Oscar Wilde (1), a toujours joué *Hamlet* et *Macbeth* à la lumière artificielle. Il a joué en plein jour, *Comme il vous plaira* et toutes les autres comédies.

Pour ma part, je pris un grand plaisir à voir jouer *Comme il vous plaira* à la lumière artificielle; mais voyez comme le récit d'Oscar Wilde est attrayant.

A travers une avenue d'épine blanche et de laburnum doré, nous passâmes dans la tente verte qui servait de théâtre.

L'air était embaumé du doux parfum des lilas et vibrant du chant des merles, et quand le rideau tomba dans sa tranchée de fleurs, nous vîmes devant nous une véritable forêt et nous vîmes que c'était Arden. Car, avec de grands cris, des exclamations, à travers la fougère frémissante, arriva la troupe forestière.

Le Duc exilé prit place sous le grand orme et pendant que ses seigneurs étaient étendus autour de lui sur l'herbe, la riche mélodie du vers blanc de Shakespeare arrivait déjà à nos oreilles.

(1) *Essais de littérature et d'esthétique*, trad. d'Albert Savine (P.-V. Stock, 1912).

Et pendant toute la représentation, ce délicieux sentiment de la joyeuse vie forestière se prolongea, et même quand la scène resta vide pour que le berger pût emmener son troupeau dans la prairie ou permettre à Rosalinde de donner des leçons d'amour à Orlando, nous pûmes entendre bien loin le *hallo* perçant du chasseur et, de temps à autre, le chant lointain d'un cor.

De la *mise en scène* résultait un avantage bien net.

Les entrées et sorties brusques, qui rendent nécessaires sur la scène réelle les limites de l'espace disponible, furent supprimées dans bien des cas, et nous vîmes les acteurs venir peu à peu à nous à travers la futaie et le sous-bois ou disparaître en s'effaçant sur la pente jusqu'à ce qu'ils se perdissent dans quelque profonde retraite de la forêt, l'effet de distance ainsi acquis étant largement accru par les guirlandes de buée verte qui, de temps à autre, flottaient en travers du fond.

Vraiment, je ne vis jamais une démonstration à la fois aussi parfaite et aussi pratique de la valeur esthétique de la fumée.

M. Camille de Sainte-Croix, s'il n'a pas fait jouer en plein air *Comme il vous plaira*, a du moins donné à la lumière du jour *le Marchand de Venise*, qui est une sorte de comédie. C'était dans la salle du Trocadéro, il n'y avait pas de décors et ce fut une des plus parfaites représentations théâtrales auxquelles il m'ait été donné d'assister.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

### CURIOSITÉ

Collection de la marquise Landolfo-Carcano : tableaux, aquarelles et dessins modernes, tableaux anciens et objets d'art. — Autour de la *Salomé* d'Henri Regnault.

Je regrette que les circonstances m'aient empêché de parler de la collection **Roussel**, de celle de M<sup>me</sup> **Baletta** et de celle de M. **Demachy**, mais puisque l'occasion se présente, je m'arrêterai volontiers sur la collection de la marquise **Landolfo-Carcano**, dont le catalogue est une merveille de magnificence et de goût.

Le total des trois vacations s'éleva à la jolie somme de 3.944.032 fr. Cette collection fut dispersée les 30, 31 mai et 1<sup>er</sup> juin, par les soins de MM<sup>es</sup> Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, qu'assistaient les experts Durand-Ruel, Georges Petit, Jules Féral et Mannheim.

Elle était surtout composée de tableaux, d'aquarelles et dessins modernes. Quelques tableaux anciens y figuraient également, dont le *Portrait présumé de la sœur de Rembrandt*, par Rembrandt, vendu 365.000 fr. à M. Durand-Ruel, et qui avait été adjugé 21.600 fr. à la vente San-Donato, et deux autres portraits par Thomas de Keyser vendus 83.500 fr. et 62.000 francs.

De toute évidence, la marquise Landolfo-Carcano préférait les modernes, et sa dilection particulière allait même fâcheusement à la pein-

ture de M. Bonnat, représentée ici par dix œuvres. Mais, par bonheur, le goût de la marquise Landolfo-Carcano n'était pas trop exclusif. A côté de l'art étroit, stricte, un peu fruste de Bonnat, voisinait l'art plus poétique et plus raffiné de Corot. M. Knoedler acquit sa *Solitude* pour 350 000 fr., et son *Lac, effet du matin*, pour 121.000 fr. *L'Assassinat de l'Evêque de Liège*, et la *Leçon d'équitation* représentaient Eugène Delacroix dans la collection de M<sup>m</sup>e Landolfo-Carcano. Ces deux toiles revinrent à M. Tauber, la première pour 205.000 fr., la seconde pour 140.100 fr. M. Durand-Ruel poussa jusqu'à 86.000 fr. *Intérieur d'une cour au Maroc*, du même maître.

*Le Mariage espagnol*, de Mariano Fortuny, atteignit 220.000 fr.!

Mais ce fut la *Salomé* d'Henri Regnault qui éveilla toutes les convoitises, provoqua force commentaires, et déchaîna toutes les passions.

Il est naturel, certes, que la mort prématurée de Regnault, survenue sur le champ de bataille de Buzenval, nous émeuve et suscite en nous d'infinis regrets. Cependant, il importe ici de séparer nettement le patriotisme et l'art. Ceux qui ont préconisé l'idée que l'Etat français achète pour le Louvre la *Salomé* de Regnault ont obéi à un bon mouvement. Mais ce mouvement est déplorable, et tout le bruit mené autour de cette *Salomé* semble par trop ridicule.

Il faut avoir la simplicité, sinon le courage, de dire que cette *Salomé* est une œuvre médiocre ! Sans doute, il y a du métier, il y a une maîtrise précoce dans cette toile. Du diable, s'il y a vraiment de l'art !

Veut-on bien se souvenir de ce que fut Salomé. Elle tourna la tête à Hérode ! Elle aima saint Jean-Baptiste d'un amour sauvage, farouche, qui alla jusqu'au sadisme, qui se délecta du crime, qui s'abreuva de sang, et du sang d'un homme considérable, et d'un homme qui a joué un grand rôle dans l'histoire de l'humanité. Salomé était une femme extraordinaire, prodigieuse, en qui se résumait une civilisation barbare et raffinée. Elle incarne, pour ainsi dire, tout l'Orient, l'Orient avec sa poésie intense et capiteuse. Cette femme, nous la devinons gracieuse, agile, rusée, onduleuse et mystérieuse. Et que voyons-nous dans la *Salomé* d'Henri Regnault ? Nous voyons une fille laide et vulgaire, aux jambes et aux pieds de paysanne, au corps épais, avec une tignasse noire de bohémienne et une tête stupide. Elle tient sur ses genoux, d'un air niais, un plateau avec un coutelas. Elle est assise sur un coffre aux dessins mauresques ; ses pieds reposent sur un tapis plus ou moins marocain, et tout le personnage est adossé à une tenture d'un jaune à deux tons.

Parce que ce personnage, ce coffre, ce tapis, cette tenture sont peints avec habileté, faut-il parler de génie ? Faut-il s'emballer au point de pousser une pareille œuvre jusqu'à 480.000 ? M. Knoedler a cru

devoir donner cette somme pour la Salomé d'Henri Regnault. Grand bien lui fasse ! Puisse-t-il garder cette œuvre et la céder ensuite avec un bénéfice aux Américains ! Je me réjouis, pour ma part, que M. Prieur, conservateur de la peinture au Louvre, n'ait pas eu les crédits suffisants pour aller jusqu'au bout d'une erreur inspirée par un bon sentiment, mais qui touche à la folie ou la puérité.

Il est déjà bien assez déplorable qu'il ait donné 270.000 fr. pour *l'Allée des Châtaigniers*, de Théodore Rousseau. Non pas que cette œuvre soit méprisable ! Elle est au contraire intéressante et belle, bien que bitumeuse. Mais peut-être aurait-on pu faire un usage plus intelligent d'une pareille somme. Théodore Rousseau n'est-il pas déjà fort bien représenté dans notre Musée National ? On ne peut que regretter que l'administration du Louvre tombe dans le snobisme courant.

Je ne dirai rien aujourd'hui de l'admirable collection **Jacques Doucet**. J'en ferai le sujet de mon prochain article.

JACQUES DAURELLE.

### PUBLICATIONS RÉCENTES

#### Archéologie.

- |   |   |
|---|---|
| Emile Baumann : <i>Trois villes saintes : Ars-en-Dombes, Saint-Jacques de Compostelle, le Mont-Saint-Michel</i> ; Grasset. 3 50 | et de 3 pl.; Hachette. 8 »  |
| J. Commaille : <i>Guide aux ruines d'Angkor</i> . Ouvrage ill. de 150 grav.   | Henri Stein : <i>Le Palais de justice et la Sainte-Chapelle de Paris</i> . Notice historique et archéologique; Longuet. 5 » |

#### Esotérisme

- |   |  |
|---|--|
| Hector Durville : <i>Mémoire pour la défense de l'école pratique de magnétisme et de massage devant la justice</i> . Précédé d'une adresse aux médecins des syndicats par le docteur Gaston Durville; Durville. 1 » | Ag. Schloemer : <i>Force vitale ou magnétisme animal</i> ; Durville. 1 »   |
|   | René Schwaeblé : <i>Le Sataniste flagellé. Satanistes contemporains, Incubat, Succubat, Sadisme et Satanisme</i> ; Dutaire. 2 50 |

#### Histoire

- |  |  |
|--|--|
| A. Chambolle : <i>Retours sur la vie. Appréciations et confidences sur les hommes de mon temps, avec un portrait</i> ; Plon. 7 50  | Léon Dubreuil : <i>La vente des biens nationaux dans le département des Côtes-du-Nord (1790-1830)</i> ; Champion. 15 »   |
| Arthur Chuquet : <i>1812. La Guerre de Russie. Notes et Documents</i> ; Fontemoing. 7 50   | Otto Friedrichs : <i>Réponse à M. Frédéric Masson : Petites remarques de Otto Friedrichs sur « Petites histoires » de M. Frédéric Masson. (La Question Louis XVII)</i> ; Daragon. 2 50 |
| É. Despois : <i>Histoire de l'autorité royale dans le comté de Nivernais</i> ; Girard et Brière. 10 »  | Henry Houssaye : <i>Iéna et la Campagne de 1806</i> . Introduction par Louis Madelin; Perrin. 3 50   |
| Léon Dubreuil : <i>Le Régime révolutionnaire dans le district de Dinan (25 nivôse an II-30 floréal an III)</i> . Publication de textes avec une introduction, des notes et un index alphabétique des noms propres; Champion. 5 » | Otto Karmin : <i>La Question du sel pendant la Révolution</i> ; Champion. 7 50   |
|  | Pierre de la Gorce : <i>Histoire religieuse de la Révolution française</i> ; Tom II. Avec 3 cartes; Plon. 7 50   |

Dr Gustave Le Bon : *La Révolution française et la psychologie des révo-*

*lutions* ; Flammarion.

3 50

### Littérature

Paul Acker : *Portraits de Femmes* ; Dorbon aîné. 7 50

Anonyme : *Le Conte de la Ramée, Grenadier de Champagne* ; Sansot. 1 60

Albert de Bersaucourt : *Les Pamphlets contre Victor Hugo* ; Mercure de France. 3 50

Louis de Chauvigny : *Le Fils de Laclos. Carnets de marche du commandant Choderlos de Laclos (an XIV-1814) suivis de lettres inédites de M<sup>me</sup> Pourrat. Avec 12 grav. h. t. en noir et en couleurs* ; Fontemoing. 5 »

Henry Cochin : *Lamartine et la Flandre. Avec 8 grav. h. t.* ; Plon. 5 »

Louise Gruppi : *Femmes écrivains d'aujourd'hui. Suède* ; Fayard. 4 »

Guillaume Huszar : *L'Influence de l'Espagne sur le théâtre français des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles* ; Champion. » »

Léopold Lacour : *Œuvres choisies illustrées de Victor Hugo. Préface de Gustave Simon. Poésies et Drames en vers, 36 grav. dont 20 h. t. ; Prose et Drames en prose, 24 grav. h. t.* ; Larousse, 2 vol. chacun. 5 »

Emile Magne : *Ninon de Lancelos. Portraits et Documents inédits* ; Nilsson. 3 »

Léon Séché : *Le Cénacle de Joseph Delorme (1827-1830). I : Victor Hugo et les Poètes. II : Victor Hugo et les Artistes. Documents inédits. Portraits et planches diverses*, Mercure de France. 15 »

Octave Uzanne : *Le Célibat et l'Amour. Traité de vie passionnelle et de dilection féminine* ; Mercure de France. 3 50

### Pédagogie

Félix Klein : *Mon filleul au « Jardin d'enfants »*. Comment il s'instruit ; Armand Colin. 3 50

### Philosophie

L. Benoist-Hanappier : *En marge de Nietzsche. Philosophismes* ; Figuière. 3 50

A. Willox : *Conscience nouvelle suivi de Discordances* ; Sansot. 3 50

### Poésie

Armand d'Artois : *Muse et Musette, poèmes et sonnets* ; Emile Paul. 2 50

Charles Calais, Louis Géry, Victor Rocca, Jean Savoye : *Quelques poèmes* ; Clinchamps, à Nice. 2 »

Guy-Charles Cros : *Les Fêtes quotidiennes* ; Mercure de France. 3 50

Edouard Fonteyne : *Sur d'anciens thè-*

*mes* ; Assoc. des écrivains belges. Paris-Bruxelles. 2 50

Henri Hoppenot : *Trois poèmes.*

Marguerite-Henry Rosier : *Celle qui passe* ; Plon. 3 50

Emile Verhaeren : *Les Blés nouveaux* ; Portraits de l'auteur gravé sur bois par P.-E. Vibert ; Crès et C<sup>ie</sup>. » »

### Psychologie

G.-L. Duprat : *La Morale psychosociologique* ; Doin. 5 »

Marius Latour : *Premiers principes*

*d'une théorie générale des émotions* ; Alcan. 3 50

### Publications d'art

J.-E. Blanche : *Essais et Portraits* ; Dorbon aîné. 7 50

Charles Saunier : *Anthologie d'art français. La Peinture au XX<sup>e</sup> siècle.* 128 grav. ; Larousse. 3 50

Paul Vitry : *Carpeaux.* 48 pl. h. t. accompagnées de 48 notices rédigées par Jean Laran et Georges Le Bas et précédées d'une introduction ; Lib. cent. des Beaux-Arts. 3 50

### Questions juridiques

Joseph Charmont : *Les Transformations du droit civil* ; Armand Colin. 3 50

### Questions religieuses

Edouard Schuré : *L'Évolution divine du Sphinx au Christ* ; Perrin. 3 50

## Roman

- Marcel Boulenger : *Le Marché aux fleurs*; Lafitte. 3 50
- René Boylesve : *Madeleine jeune femme*; Calmann-Lévy. 3 50
- Jean de la Brète : *Un obstacle*; Plon. 3 50
- James-Olivier Curwood : *Mélissa*, adapté de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, par V. Forbin; Hachette. 1 »
- Maxime Dubroca : *La Bague*. Satire politique et morale; Figuière. 3 50
- Michel Épuy : *Le Nouvel homme*; Fontemoing. 3 50
- Laurent Evrard : *La Nuit*; Grasset. 3 50
- Leoua Faber : *Lettres d'une divorcée*; Ollendorff. 3 50
- Jacques de Fersen-Adelsward : *Le Sourire aux yeux fermés*; Ambert. 3 50
- Paul Flat : *Le Frein*; Sansot. 3 50
- Léon Frapié : *La Mère Croquemitaine*; Calmann-Lévy. 3 50
- J. Galzy : *L'Ensevelie*; Calmann-Lévy. 3 50
- Edmond Gosse : *Père et fils*. Etude de deux tempéraments. Trad. de l'anglais par Auguste Monod et Henry-D. Davray; Mercure de France. 3 50
- Martial Hémon : *La Vaine bonté*; Figuière. 3 50
- Charles Jeandet : *Qui sème le vent...*; Figuière. 3 50
- Jean de Kerlecq : *La Chanson de l'Orient*; Ollendorff. 3 50
- Paul Lacour : *Amours rurales*; Perrin. 3 50
- Emile Moselly : *Fils de gueux*; Ollendorff. 3 50
- Jules Perrin : *Un masque sur deux visages*; Fasquelle. 3 50
- Hilma Pylkkanen : *Saimi Tervola*; Grasset. 3 50
- Maurice Remon et Achille Laurent : *Le Mot qu'il fallait dire*; Lafitte. 3 50
- Rachilde : *Son Printemps*; Mercure de France. 3 50
- C. Rideo : *Gens de Robe*. Scènes de la vie judiciaire sous la 3<sup>e</sup> République; Figuière. 3 50
- Arthur Schnitzler : *La Ronde*. Dix scènes dialoguées, traduction de Maurice Rémon et Wilhelm Bauer; Stock. 3 50
- Léon Tolstoï : *Œuvres complètes, tome XXVII. La mort d'Ivan Ilitch. Nicolas Palkine. Marchez pendant que vous avez la lumière. La Sonate à Kreutzer*. Trad. de J.-W. Bienstock; Stock. 2 50
- Francis Varaynes : *Mirages*. Préface de Claude Farrère; Grasset. 3 50
- Pierre Veber : *Les Rentrées*, illust. de Paul Destez; Calmann-Lévy. 0 95
- Hélène de Zuylen de Nyevelt : *La Dernière étreinte*; Lemerre. 3 50

## Sciences

- Marie Jaëll : *La Résonance du toucher et la topographie des pulpes*, avec 19 pl. h. t.; Alcan. 6 »
- D<sup>r</sup> Leredde : *La Stérilisation de la syphilis*; Maloine. » »

## Sociologie

- Paul Abbas : *Première paroisse*; Dornon aîné. 3 50
- Marcel Fosseyeux : *L'Hôtel-Dieu de Paris au XVII<sup>e</sup> et au XXIII<sup>e</sup> siècle*; Berger-Levrault. » »
- Gaston Richard : *La Sociologie générale et les lois sociologiques*; Doin. 5 »
- Frédéric-Winslow Taylor : *Principes d'organisation scientifique des usines*; Publ. de la Revue de Métallurgie. 4 »

## Théâtre

- Cécile Cassot : *Comédies gaies et d'amour*; Daragon. » »
- Paul Claudel : *L'Annonce faite à Marie*. Mystère en 4 actes et un prologue; Rivière. 3 50
- Paul Claudel : *Théâtre* (Première série) IV. *Le Repos du septième jour, l'Agamemnon d'Eschyle. Vers d'Exil*; Mercure de France. 3 50
- Marcel Rogniat : *Théâtre fantaisiste*; Figuière. 3 50

## Voyages

- Jean Dybowski : *Le Congo méconnu*. Ouvrage illust. de 57 grav. h. t. et d'une carte. Préface de M. J.-L. de Lanessan; Hachette. 4 »

## ÉCHOS

Mort de Léon Dierx. — Commémoration Stéphane Mallarmé. — Les fêtes du bicentenaire de Jean-Jacques Rousseau. — Prix littéraires. — L'enfance de Stéphane Mallarmé. — « Les Dernières Evolutions de l'Art. » — Que pensez-vous de l'amour ? — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

**Mort de Léon Dierx.** — La commémoration Stéphane Mallarmé gardera, dans le souvenir des écrivains qui y ont assisté, un caractère doublement émouvant. C'est, en effet, à l'occasion de cette cérémonie — par elle-même déjà touchante — et du banquet dont elle fut suivie, que le pur poète des *Lèvres closes* a paru pour la dernière fois au milieu de ses admirateurs et amis. La mort l'a surpris deux jours plus tard, à l'aube du 11 juin, dans le petit appartement qu'il occupait aux Batignolles avec son frère le capitaine de frégate Arthur Dierx.

Né à la Réunion en 1838, comme son maître et ami, Leconte de Lisle, Léon Dierx prit place, dès ses débuts, parmi les poètes que devait grouper plus tard le « Parnasse Choiseul ». Deux volumes de vers : *Aspirations poétiques* (1858) et *Poèmes et Poésies* (1864) avaient signalé son nom au public. *Les Lèvres closes*, qui parurent en 1867, l'imposèrent définitivement. Cette poésie hautaine, animée de frémissements contenus, ne laissait pas de contraster souvent avec la froideur marmoréenne des parnassiens d'alors. Elle n'en fut que plus chaleureusement accueillie. Dierx connut la gloire discrète et de bon aloi que dispense une élite et à laquelle la publication des *Paroles du Vaincu* (1871), inspirées par les souvenirs de l'année terrible, donna une sorte de consécration civique.

Lié d'amitié avec Stéphane Mallarmé, Louis Ménard, Jean Richepin, d'autres encore, Dierx fut associé à toutes les entreprises littéraires de sa génération. On le vit notamment collaborer à *la République des Lettres* fondée par Catulle Mendès, en 1875. Ses poèmes y voisinaient avec des proses de Flaubert, des traductions d'odes de Swinburne et les premiers essais poétiques Guy de Maupassant.

Après une tentative malheureuse au théâtre, — l'échec de sa pièce : *la Rencontre*, jouée à la salle Taitbout — Dierx publia enfin son livre capital et qui fut aussi son dernier ; *les Amants* (1878).

Depuis cette époque, le pur chanteur s'est enfermé dans un silence qu'il n'a rompu que rarement et comme à regret. D'une modestie sans exemple, il accueillit jusqu'à son dernier jour, avec une surprise non feinte, des honneurs qu'il n'avait pas sollicités. On sait que la jeune génération l'élut, à la mort de Mallarmé, « prince des poètes ». Quelque vain que paraisse aujourd'hui cet hommage, il n'en reste pas moins le signe d'une respectueuse et sincère dévotion. Nul n'en aura été plus digne que le fier et doux vieillard qui vient de disparaître.

### §

**Commémoration Stéphane Mallarmé.** — Le dimanche 9 juin, à onze heures, il y avait foule devant la maison portant le numéro 89 de la rue de Rome pour assister à l'inauguration de la plaque commémorative qu'on venait d'y apposer. Ce marbre dit au passant :

LE POÈTE  
STÉPHANE MALLARMÉ  
1842-1898  
A VÉCU  
DANS CETTE MAISON  
DEPUIS  
L'ANNÉE 1875

Les parents et les plus anciens amis entouraient M<sup>me</sup> Bonniot et son mari, fille et gendre de Stéphane Mallarmé, et M. Léon Dierx, qui présidait la cérémonie. L'assistance écouta dans le recueillement ces belles paroles que prononça M. de Régnier :

C'est un sentiment de respect et d'admiration qui nous réunit aujourd'hui au seuil de cette maison où habita, durant de longues années, Stéphane Mallarmé. Cette admiration, ce respect vont à son œuvre, à sa vie, et je crois être l'interprète de notre pensée commune en ne séparant point, dans notre commémoration, l'une de l'autre.

Je ne tenterai pas ici de vous dire ce que fut l'œuvre de Stéphane Mallarmé. Souvenons-nous seulement que l'élaboration de cette œuvre, une des plus difficiles, des plus délicates, des plus personnelles qu'ait jamais entreprises un écrivain, absorba toutes les forces de Stéphane Mallarmé et fut son effort quotidien. Rappelons-nous aussi que si les circonstances n'en permirent pas l'achèvement, le labeur victorieux du poète nous en a laissé l'esquisse significative, et que nous possédons le dessin parfait de certaines de ses parties. Elle place Stéphane Mallarmé au rang des plus hauts poètes et fait de lui un des esprits les plus lucides et les plus hardis de son temps.

N'est-ce pas en effet un propos clairvoyant et héroïque que d'avoir voulu exprimer par des moyens de la plus subtile invention les aspirations fondamentales de la poésie, en les dégageant de toutes adjonctions secondaires et d'avoir cherché à restituer au chant poétique sa plus immatérielle inflexion ? C'est à quoi a songé Stéphane Mallarmé, du détail le plus minutieux aux conséquences les plus étendues, et c'est ce qu'il a réalisé, à certains moments, non seulement par un éclair précurseur, mais avec une clarté définitive. *L'Après-midi d'un faune, Hérodias, les fulgurants Sonnets*, maints autres poèmes, puisés aux sources les plus profondes et les plus transparentes de la poésie — je veux dire le Symbole et l'Allusion — sont là pour attester la beauté du rêve où se hasarda celui que nous sommes venus aujourd'hui saluer en sa gloire hautaine et vivante. A cette tâche, l'homme simple et prodigieux que fut Mallarmé consacra sa vie entière. Il renonça à tout pour n'être qu'à lui-même. Une seule chose lui appartenait, qu'il défendit jalousement : la solitude ; mais de cette solitude il consentait parfois, généreusement, à distraire quelques heures et c'est pourquoi, pour quelques-uns d'entre nous, le lieu où nous sommes évoque de très chers souvenirs, car il fut un temps où cette porte hospitalière s'ouvrit à notre jeunesse. Là-haut, dans l'intime salon familial où une mère attentive et dévouée et sa fille charmante, souriaient doucement aux visiteurs émus de se trouver là, Stéphane Mallarmé, la main tendue, accueillait avec une gracieuse, grave et noble bonté ceux qui venaient à lui, en ce même respect et en cette même admiration qui nous réunissent ici, à présent, avides d'écouter la parole merveilleuse et précise du maître, cette parole célèbre qui disait le sens secret et vrai de toutes choses et qui était toujours une parole de sagesse et de beauté.

Aussi est-il juste et bien qu'une pierre durable, placée là par des soins pieux et fidèles dont l'initiative revient — remercions l'en — à M. Frantz Jourdain, marque d'un signe glorieux et distinctif la maison où un poète vécut pour son art et en pratiqua les devoirs avec une telle pureté de cœur et d'esprit qu'à son nom, jusqu'au plus lointain avenir, s'inclineront les fronts et les pensées devant la merveille d'une œuvre unique et l'exemple d'une vie admirable.

A midi, un déjeuner servi à la Taverne de Paris de l'avenue de Clichy réunissait plus de cent personnes. Le moment venu des discours, M. Léon Dierx rappela que c'est à l'initiative de M. Frantz Jourdain qu'est due



l'apposition de la plaque commémorative ; puis il donna la parole à M. Francis Vielé-Griffin :

Cher monsieur Dierx,  
Madame,  
Mesdames, Messieurs, mes amis,

La pensée qui nous groupe, aujourd'hui, est sans mélancolie ; nous ne sommes pas venus pour aviver, au reflet de communs souvenirs, l'éclat faiblissant d'heures chères et lointaines ; nulle tristesse ne nous enveloppe quand s'évoque devant vous le calme sourire de Stéphane Mallarmé.

C'est que le Bon Maître — apparaissant

*Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change —*

vit, d'une vie plus réelle, peut-être, et hors la menace du temps, maintenant que retournés vers lui, après l'étape que nous fixa sa prescience, nous renouvelons le signe affectueux et déférent qu'encouragea toujours son amitié.

Si Stéphane Mallarmé nous proposa une discipline hautaine, elle devait être intérieure et individuelle, celle de la conscience qui appuie la volonté.

Stéphane Mallarmé, délicat et clairvoyant, suscita en nous l'intelligence du passé : mais ce traditionalisme était dynamique : l'admiration émotive des œuvres doit être féconde, et le passé n'est beau qu'autant qu'il implique un avenir.

Ce voyageur de la pensée nous redisait le vers de Hugo :

*Après un horizon un autre se révèle,*

car, dans l'apparente immobilité de son songe — qui, élagué à la base, élargissait, comme le peuplier de France, sa cime légère et triomphale — Mallarmé était avide du mobile lendemain ; et les plus aventureux explorateurs des régions du possible ont toujours pu voir, en levant leurs regards, ce geste audacieux : affronter l'azur sans limite.

Un peuplier ! que dis-je ? la forêt entière (comme il l'a aimée !) il en doublait l'image, il en stylisait l'inextricable vie généreuse dans le flot calme de sa rêverie.

Aussi, sut-il grouper autour de sa parole, et faire plus une qu'elle ne se l'était avoué cette génération aux frondaisons touffues et divergentes, où se mêlaient — comme les essences diverses des grands bois — des aspirations moins contradictoires que complémentaires, cette génération de poètes, de prosateurs, de peintres, de musiciens, de philosophes et de critiques, qu'un hasard — bien ou mal inspiré — a appelé l'école symboliste.

A vrai dire, elle mérita, plus qu'aucune autre, ce titre scolaire ; oui, rue de Rome, comme le redisait hier Laurent Tailhade, nous avons, tous, redoublé nos humanités ; et vraiment — j'en appelle aux souvenirs intimes du cœur et de l'esprit — nous avons eu un bon maître.

Mesdames, Messieurs,

Dans cette petite chapelle, sacrée pour tous ceux qui en ont respiré la tiède atmosphère idéale, brûlait une flamme fine et précieuse. Celle dont parlait Stéphane Mallarmé quand il contait sa première rencontre avec Victor Hugo :

Devant le prodigieux poète verbaliste, le plus opulent des manieurs de paroles dont s'enorgueillit notre littérature, Mallarmé, étreint d'une émotion vitale, s'était dit — et nous redisait : « Il avait tout ; il a la gloire, il a le génie ; et pourtant j'avais une petite flamme que j'aurais voulu lui donner. »

La chaleur de cette flamme, nous la sentons en nos cœurs ; sa lumière éclaire notre pensée ; et c'est pour cela que nous sommes venus, ici, sans tristesse, et que nous mêlons quelque fierté à notre joie.

M. Albert Mockel se leva :

Un Wallon — un Français de par delà la frontière — vient à son tour certifier, en la personne de Stéphane Mallarmé, son culte pour les lettres françaises.

Les écrivains wallons, pour la plupart, sont attachés aux formes classiques. Défenseur lointain et suprême de notre langage, la Wallonie hésite à spéculer avec le précieux dépôt ; elle sent que son premier devoir soit de le conserver intact ; mais elle comprend et elle salue tout ce qui le peut grandir. C'est aussi, à bien des points de vue, un écrivain classique que nous saluons en Mallarmé, un classique qui aurait, pour ainsi parler, grandi le classicisme.

Oui, l'admirable poète d'*Hérodiade* et du *Faune* a renouvelé pour nous les richesses du langage : non les plus apparentes, mais les plus rares — les richesses internes. Car il sut inventer une syntaxe à la mesure de son esprit. Il avait rompu pour son usage l'inflexible logique scolaire au profit d'une logique intuitive plus subtile. Mallarmé apprit à presque briser les barres d'or magnifiques qui depuis toujours unissaient les membres divers de la phrase, mais il les remplaça par un résistant réseau, élastique et léger, formé par des associations d'idées et d'images ; chaque mot est à sa place, — et y tient à merveille parce qu'il est à sa place, — et un lien souple et caché garde ainsi la pensée à la fois mobile et captive.

Certes, nous sommes venus pour célébrer tout cela ; mais nous célébrons plus encore l'esthéticien, le philosophe, le songeur, le poète. Et nous voici, après tant d'années, ici réunis comme des voyageurs arrivés de tous les horizons et qui fraternisent au bord d'une eau vive où tous se désaltèrent. Oui, Messieurs, nous nous sommes ici rencontrés à la source intellectuelle où nous avons, tous, trempé les lèvres.

Maître ! vous ne nous avez pas donné seulement le bienfait merveilleux de votre art, vous nous avez encore appris à penser avec noblesse. Vous avez été pour nous l'exemple de la foi, et le symbole de cette inaltérable bonté dont seules les grandes âmes sont capables. On dit votre œuvre assez restreinte en étendue. Je la vois immense, car elle se continue en cent et quelques livres qu'elle vint inspirer. Pour la plupart de nous, votre exemple fut comme un collaborateur mystérieux et anonyme, — et l'on ne sait pas tout ce qui vous appartient ainsi dans ce que nous avons publié. Vous-même sembliez l'ignorer. C'est que votre œuvre, d'une éblouissante altitude, se suffit à elle-même : elle est pareille à ces pics isolés et superbes qui n'ont pas besoin de contreforts.

M. P.-N. Roinard lut avec émotion cet *Hommage à Mallarmé* :

LA RENCONTRE RADIEUSE

Sur l'infini chemin qui va dans l'éternel  
 Où, pour jamais, depuis toujours, passe et repasse  
 Son virtuel serpent dont la courbure enlace  
 De rêve et de douleur les astres et l'espace  
 Selon l'inextricable Sort, partout cruel !  
 Sur cet obscur chemin qui rampe en l'éternel  
 Sous les dards de ronces ou d'étoiles méchantes,  
 Tu marchas vers l'insulte, fort de toi, sans fiel.  
 Maître, qui tant souffris et nous enchantes  
 D'avoir tiré d'un monde infime et criminel  
 Cette intarissable lumière que, superbe,  
 Ta soif de pur azur et d'art essentiel  
 Fit jaillir hors le sein ténébreux du réel  
 Et vastement fuser en idéale gerbe,  
 Sois loué dans ton labeur qui reste immortel  
 Grâce aux fiers éléments comprimés par ton verbe  
 Pour un épanouissement tel  
 Et si rare qu'on le croirait fleuri de ciel.  
 Sur l'infini chemin qui monte en l'éternel,  
 Un jour noir, je vaguais, fuyant, cœur en déroute,  
 Les foules au bruit féroce et torrentiel.  
 Mes deux chiens furieux, l'Ignorance et le Doute,  
 Devant moi, pourchassaient, vers l'erreur, les troupeaux  
 Plus hurlants que chantants de mes vers triviaux...  
 Tout à coup tu parais barrant ma route  
 D'un rayonnant accueil aux yeux tristes et beaux !...  
 Or, voici que la horde éparse de mes mots  
 Et de mes stances en délire  
 Soudain soumise à ton surnaturel sourire  
 S'assemble et s'ordonne sous ton orphique empire  
 En syllabes de charme aux sonores faisceaux,  
 Où chacun des vocables, sans heurt, communique.  
 Strophes d'or dont l'ampleur grave se magnifie  
 Dans un mystérieux poème d'harmonie  
 Infinie

Dont les images, en féerique théorie,  
 Balancent cadencés leurs rythmiques rameaux  
 Pour saluer, en toi, leur dompteur : ton génie !  
 Lustral et salubre moment  
 De prodige dont le brusque éblouissement  
 D'éclair me transfigura la Vie !...  
 Tous ! je venais de nous connaître  
 Au miroir ce ton illuminant  
 Regard où ton cœur révélait profondément  
 Par sa très noble et stoïque misère d'être  
 L'épouvantable grandeur de notre néant.  
 Oui ! je lus dans ton souriant désespoir, Maître,  
 Que l'homme ne prend plaisir vrai qu'à son tourment,  
 Que foudroyé comme toi, par lui-même  
 Pour se vouloir sans cesse plus suprême,  
 Tous les jours il meurt de ce qu'il aime  
 D'autant plus vite, hélas ! qu'il naquit plus aimant.  
 Ah ! qui se dit heureux de soi, se trompe ou ment !  
 Puisque imparfaite notre œuvre la plus rêvée  
 Et la plus désirée  
 Chèrement  
 Toujours pareille à nous s'arrête inachevée,  
 Pauvre nid frissonnant de sa frêle couvée  
 Qu'un vent détruit juste à l'instant de l'envolée !  
 Sur le chemin de deuil qui parcourt l'éternel,  
 D'obscures flammes qui dormaient sous la vallée  
 Germèrent, en ces temps d'orgueil universel,  
 Si nombreuses que la terre en brille, étoilée,  
 Oh ! pourquoi ne peux-tu renaître à notre appel  
 Pour abriter d'espoir leur lumière incertaine  
 Que le souffle cruel  
 Des ouragans jaloux n'avive que de peine !  
 O Maître, en nos cerveaux où, toujours, retentit  
 Le bruit sacré, le bruit  
 Très doux de ton magique esprit,  
 Cette source si neuve et déjà trop lointaine,  
 En nos cœurs où ton âme bruit  
 Radieux vol d'or à jamais enfui  
 Dans le Soleil et qui pour nous quand même luit,  
 Malgré sa gloire, jusqu'en lui ;  
 Maître dont il faut que l'Art futur se souvienne,  
 Sois par nous salué d'amour comme Verlaine !  
 Sois par nous saluée, ô figure sereine  
 Du sublime où peut tendre l'impuissance humaine,  
 Toi l'exemple très haut de la lutte sans haine,  
 Mallarmé dont le nom douloureux nous sourit  
 Comme une aube candide aux lueurs de la nuit.

Mlle Cœcilia Vellini dit un sonnet de M. Albert Saint-Paul :

HOMMAGE A STÉPHANE MALLARMÉ

Le miracle apparaît, et le haineux litige  
 Apaise son blasphème aux portes du jubé.  
 La foule, dont le front reste à jamais courbé,  
 A sur elle senti resplendir le prodige.  
 Qui ne frémit, tel qu'une sibylle, au prestige  
 Du Verbe où la rumeur banale a succombé,  
 Ne ceindra pas le diadème dérobé  
 A quelque océanique et sonore vertige.

Héroïque destin d'une âme si le sort  
Doit ne la proclamer qu'aux fastes de la mort  
Devant la multitude à sa vie interdite!

Le Poète renferme en un cloître d'orgueil,  
Solitude, dédain, exil de qui médite,  
Le songe somptueux dont luira son cercueil.

M. Jean Royère dit le sonnet de Mallarmé qui a pour titre, *Toast*.  
Enfin M. Léon Dierx dit lui-même cette poésie émue :

## VALVINS

Un peu de son génie, un peu de sa bonté,  
Dans un peu de nos pleurs sur Valvins est resté,  
Pour en faire à jamais un nom de poésie.  
Oui, désormais, autour de la maison choisie,  
Dans l'air léger, parmi ses frissons, les senteurs  
Des prés, les bruits épars, les peupliers chanteurs,  
Flottera quelque chose encor, dont les poètes  
Sentiront la tendresse et la fierté secrètes,  
Comme un parfum plus rare et plus subtil, venir  
Ranimer leur ferveur pour l'art et l'ennoblir.  
Nature ! O vie ! O mort ! O mystère ! O mélange  
D'horreurs et de beautés, de désirs, où tout change,  
Revient, pour disparaître en d'incessants départs !  
Nul n'a fermé sur vous d'aussi cléments regards.  
Il dort. Epands sur lui ta clémence, ô nature !  
Donne à ce doux héros la douce investiture,  
O mort ! Que la forêt, que ces royaux abris  
Dont il sut écouter les échos assombris  
Et célébrer pour nous les splendeurs méconnues ;  
Que ce fleuve où, pensif, dans un reflet de nues  
Ou d'azur, il cherchait l'image aussi des mots ;  
Que ces bords, ces versants, ces vallons, ces hameaux,  
Ce décor familial cher à sa songerie ;  
Que tout cela murmure, et miroite, et sourie,  
Chaque été, noblement, tendrement, au soleil,  
Autour de son tombeau pour charmer son sommeil.

Ainsi s'acheva cette fête en mémoire du grand poète, du « bon maître », selon le mot juste de M. Francis Vielé-Griffin, de l'excellent homme que nous avons connu et aimé. Nous proposons dès maintenant qu'on la perpétue : l'hommage vivant d'une commémoration annuelle vaut bien un marbre dans quelque coin de cité. La fête pourrait être fixée au dimanche le plus voisin du 18 mars, date de la naissance de Stéphane Mallarmé.

Avec le docteur et M<sup>me</sup> Bonniot, et M. Léon Dierx, nous avons vu MM. : Otto Ackermann, Albert-Jean, Alcanter de Brahm, Guillaume Apollinaire, René d'Avril, Georges Batault, Guy de la Batut, J. Baguenier-Desormeaux, Henri-Martin Barzun, Paternie Berrichon, Albert de Bersaucourt, M. et M<sup>me</sup> Karl Boës, M<sup>me</sup> de Boisroger, MM. Bonnerer, Jean de Bosschère, A. Bousquet, Xavier de Carvalho, Paul Castiaux, Ami Chantre, Albert Chapon, Cam Charasson, M<sup>lle</sup> Henriette Charasson, M. et M<sup>me</sup> Henry Church, MM. Colomer, Romain Coolus, V. Couturier, Georges Crès, Guy-Charles Cros, M. et M<sup>me</sup> Henry-D. Davray, MM. Claude Debussy, De Riaz, Lucien Descaves, Henry Detouche, Léon Deubel, M<sup>me</sup> S. Devillers, MM. Louis Dumur, Théodore Duret, Æschimann, Fagus, Léon-Paul Fargue, M<sup>me</sup> Rosita Finaly, MM. André Fontainas, Paul Fort, Louis de Gonzague Frick, Gaston Gallimard, M. et M<sup>me</sup> Ernest Gaubert, MM. Henri Ghéon, René

Ghil, M. et M<sup>me</sup> Godebski, M<sup>me</sup> Misia Godebska, MM. Jean de Gourmont, Fernand Gregh, Reynaldo Hahn, Hartley, A.-Ferdinand Herold, Jean Héros, Olivier Hourcade, Pierre-Charles Jablonski, Otto Knaap, B. Kozakiewicz, Francis Latouche, Guy Lavaud, Legrand-Chabrier, Edmond Lepelletier, Paul Lombard, Roland Manuel, Victor Margueritte, M<sup>me</sup> Jean Marras, MM. Octave Maus, Alexandre Mercereau, Victor-Emile Michelet, Adrien Mithouard, Albert Mockel, Paul Morisse, M. et M<sup>me</sup> Gabriel Mourey, M. Jean Muller, M<sup>me</sup> Jeanne Myrsand, MM. Paul Nadar, Raoul Narsy, Thadée Natanson, M<sup>me</sup> Annie de Pène, MM. Gaston Picard, Albert Postel du Mas, M<sup>me</sup> Rachilde, MM. Ravel, Henri de Régnier, M. et M<sup>me</sup> Odilon Redon, MM. P.-N. Roinard, Jules Romains, Jacques Roujon, André Rouveyre, B. de Royaumont, Sylvain Royé, Jean Royère, Han Ryner, Albert Saint-Paul, M<sup>me</sup> Valentine de Saint-Point, MM. André Salmon, Archag Tchobanian, Gustave Téry, Paul Valéry, Alfred Vallette, Ad. Van Bever, R.-H. de Vandembourg, M<sup>lle</sup> Cœcilia Vellini, M. et M<sup>me</sup> Francis Vielé-Griffin, M. Ricardo Viñès.

M<sup>me</sup> Bonniot et M. Léon Dierx avaient reçu les regrets de ceux qui n'eussent pas manqué d'être présents s'ils n'avaient été retenus loin de Paris ou gravement empêchés : MM. Emile Verhaeren, Stuart Merrill, Gustave Kahn, Paul Claudel, Saint-Pol-Roux, Paul Margueritte, Jean de Bonnefon, Sébastien-Charles Leconte, Charles-Adolphe Cantacuzène, Lugné-Poe, M<sup>me</sup> Jane Catulle-Mendès, MM. J.-C. Mardrus, Maurice Renard, et tant d'autres.

### §

**Les fêtes du bicentenaire de Jean-Jacques Rousseau.** — Le programme général des fêtes est ainsi fixé :

**ERMENONVILLE.** — Dimanche 23 juin, après-midi. Fête champêtre dans le parc d'Ermenonville. Représentation du *Devin du Village*. Un train spécial partira vers 1 heure de la gare du Nord.

**SORBONNE.** — Vendredi 28 juin, à 8 h. 1/2 du soir. Séance universitaire et artistique dans le grand amphithéâtre. Discours de MM. Alfred Croiset, au nom de l'Université de Paris, Bernard Bouvier, au nom de l'Université de Genève, Jean Richepin, au nom des lettres françaises. Interprétation de pages et de mélodies de Rousseau.

**TROCADERO.** — Samedi 29 juin, à 8 h. 1/2 du soir. Représentation de gala. *Le Devin du Village*, par l'Opéra-Comique; *Pygmalion*, par la Comédie-Française. Intermèdes par des artistes des théâtres nationaux.

**PANTHÉON.** — Dimanche 30 juin, à 10 h. du matin. Inauguration officielle du tombeau de Jean-Jacques Rousseau exécuté par le statuaire Bartholomé. Discours du ministre de l'Instruction publique, de M. Painlevé, président du Comité, et de M. Henri Fazy, président du Conseil d'Etat de Genève. Partie musicale par 1.200 choristes et instrumentistes.

**MONTMORENCY.** — Dimanche 30 juin, à 3 h. de l'après-midi. Spectacle en plein air, dans le parc de la Mairie. *Prologue* de M. Louis Payen. *Les Charmettes*, un acte de M. Léo Larguier. *Jean-Jacques Rousseau, l'Homme de la Nature*, évocation dramatique en 3 actes de M. Jules Prinset.

Les bureaux de location du Trocadéro sont ouverts dès maintenant pour

le gala du 29 juin. On peut également se procurer des places pour cette représentation, ainsi que pour les fêtes d'Ermenonville et de Montmorency, au siège du Comité, au Panthéon.

Les prix sont fixés comme suit :

*Ermenonville* : Premières réservées, 5 fr. ; secondes, 3 fr. ; troisièmes, 1 fr. — *Trocadéro* : Orchestre, 5 fr. ; loges, 4 fr. ; balcon, 3 fr. ; amphithéâtre, 2 fr. ; tribunes, 1 fr. — *Montmorency* : Réservées numérotées 5 fr. ; premières, 3 fr. ; secondes, 2 fr. ; troisièmes, 1 fr.

Les titulaires de cartes d'adhérents bénéficient sur ces prix d'une réduction de 50 o/o. Aux bureaux du Trocadéro, ce droit de demi-tarif leur sera acquis sur présentation de leur carte. Pour la Sorbonne, des invitations gratuites leur seront adressées.

Les adhésions (souscription minimum 5 fr.) sont reçues au siège du Comité, au Panthéon, et chez M. Lucien Perquel, agent de change, trésorier du Comité, 18, rue Le Peletier, Paris.

§

**Prix littéraires.** — La Bourse nationale de voyage, attribuée cette année à un poète, a été décernée le 7 juin à M. Emile Ripert pour son livre : *la Terre des Lauriers*.

M. Emile Ripert, qui naquit à la Ciotat en 1882, est actuellement professeur de lettres au lycée de Marseille. Outre l'ouvrage qui vient d'être couronné, M. Ripert a publié deux volumes de vers : *le Golfe d'Amour* et *le Chemin blanc*, et une plaquette : *le Couronnement de Musset*.

§

**L'enfance de Stéphane Mallarmé.** — La page qu'on va lire est, à notre connaissance, la seule qu'on ait consacrée à l'enfance de Stéphane Mallarmé. Nous l'empruntons au livre de M. Henry Roujon : *la Galerie des bustes*.

Mallarmé sortait d'une souche très bourgeoise. Dans sa famille, comme en vertu d'un vœu, on servait de mâle en mâle l'Enregistrement. Plusieurs générations de bureaucrates avaient précédé sa venue. Il avait grandi doucement, dans un milieu de médiocre effort. Mallarmé parlait peu de son enfance ; il disait seulement avoir été tendrement élevé. Comme toutes les bonnes gens qui ont la superstition des emplois publics, ses parents croyaient à la vertu sociale du baccalauréat. Ils eurent à cœur de lui faire donner l'enseignement secondaire. Encore aujourd'hui il est établi qu'un emploi de surnuméraire doit être précédé de quelque commerce avec la muse antique. On choisit le pensionnat de Passy, le plus voisin du logis. C'était une maison que hantait la noblesse, au dire du prospectus. Le Directeur, soucieux de ne point déroger, amenait les familles bourgeoises à d'innocents subterfuges qui, à défaut de gentilshommes authentiques, lui en assuraient d'imaginés. Le nouvel élève se trouva bon gré, mal gré, affublé du nom, plus alléchant pour la clientèle, de « marquis de Boulainvilliers ». Sous ce titre illégal et sonore, le petit Stéphane s'entendait, avec ahurissement, héler par un portier qui clamait des noms des croisades dans un cornet à bouquin.

Une bonne gaieté restait à Mallarmé de cet avatar à la Dickens, seule étrangeté d'une enfance exempte d'aventures.

§

**« Les Dernières Evolutions de l'Art ».** — La première exposition de la société « les Dernières Evolutions de l'Art » s'ouvrira le 2 juin au « Circulo Artistico » de Barcelone. Elle réunira des œuvres de MM. Edwin, Degouve, Ribemond-Dessaigues, Hans Ekegardh, Frédéric Fiebig, Henri Girardot, Alexis Mérodak-Jeanneau, Joseph Woon Moos, William Nune-

ques, Paul Ramond, Félix Tobeen, Johanes Tielens, Auguste Chabaud, Marcel Wolfers, ainsi que des peintres espagnols Mir, Gose y Diego et M. Ribera.

§

**Que pensez-vous de l'amour?** — Le journal *l'Hérault*, qui paraît à Carcassonne, désireux de suivre « pour une fois la mode », vient d'ouvrir une enquête sur le sujet suivant : « Que pensez-vous de l'Amour ? » — Une paille!

§

### Publications du « Mercure de France »

LE CÉNACLE DU JOSEPH DELORME (1827-1830), par Léon Séché, tome I : *Victor Hugo et les Poètes. De Cromwell à Hernani. Tome II : Victor Hugo et les artistes (David d'Angers, les Deveria, Louis Boulanger, Charles Robelin, Paul Huet, Eugène Delacroix, les Johannot, Célestin Nanteuil, Charlet)*. Documents inédits. Portraits et planches diverses. 2 vol. in-8, 15.

PÈRE ET FILS, *Etude de deux tempéraments*, par Edmund Gosse, traduit de l'anglais par Auguste Monod et Henry-D. Davray. Vol. in-18, 3, 50.

THÉÂTRE (Première série), IV : *le Repos du septième jour, l'Agamemnon d'Eschyle, Vers d'Exil*, par Paul Claudel. Vol. in-18, 3, 50 (37 ex. sur hollande à 10 fr.).

LES FÊTES QUOTIDIENNES, poèmes, par Guy-Charles Cros. Vol. in-18, 3, 50 (17 ex. sur hollande, à 10 fr.)

SON PRINTEMPS, roman, par Rachilde. Vol. in-18, 3, 50 (12 ex. sur hollande, à 10 fr.).

LE CÉLIBAT ET L'AMOUR, *Traité de vie passionnelle et de dilection féminine*, par Octave Uzanne, préface de Remy de Gourmont. Vol. in-18, 3, 50.

LES PAMPHLETS CONTRE VICTOR HUGO, par Albert de Bersaucourt. Vol. in-18, 3, 50.

§

### Le Sottisier universel.

On dirait, derrière les glaces, des morgues d'un nouveau genre, silhouettes décapitées de femmes brisées et tordues, femmes-troncs marchant sur leurs genoux. — JULES HURET : *En Allemagne : Rhin et Westphalie*, p. 312.

Son âme ulcérée n'a pu rester plus longtemps au ministère des Affaires étrangères. (Très bien ! Très bien ! et applaudissements à droite.) — Discours de M. Jénouvrier au Sénat, *le Temps*, 7 février.

### Coquilles, cocasseries.

Lundi, 20 mai, aura lieu à *Fémina* une matinée de bienfaisance au profit de l'œuvre contre la vivisection. Une conférence sur les anormaux sera faite par M<sup>me</sup> Colette Willy. — *L'Aéro*, 17 mai.

Le leader républicain [M. Clemenceau], au repos temporaire, surveille lui-même, dans sa villégiature de Bernouville, les croisements d'ânesses, cette année très réussis. — *Paris-Midi*, 17 mai.

Dans Vincennes, tout le monde est dehors ; femmes et enfants sont rangés le long du trottoir, regardant curieusement le défilé des véhicules divers ; les hommes, eux, sont sur les lieux. — *Journal des Débats*, 16 mai.

MERCURE.

Le Gérant : A. VALLETTE

ANTISEPTIQUE AU CRYSTOL

**CRYSTOL  
TOILETTE**

à l'usage des dames  
soucieuses de leur santé.

Ph<sup>ie</sup> TRAPENARD, 35, rue des Dames, Paris

**SIROP DE RAIFORT IODÉ**  
DE GRIMAUT & C<sup>ie</sup>

Dépuratif par excellence

POUR LES ENFANTS      POUR LES ADULTES



**APIOLINE**  
CHAPOTEAUT

DOULEURS PÉRIODIQUES  
IRRÉGULARITÉS

PROMPTEMENT  
SUPPRIMÉES



Dans toutes les Pharmacies.

En gros, à Paris, 8, rue Vivienne.

**SANTÉ  
RÉGULARITÉ**

**AIX-LES-BAINS**

AIX LES BAINS



La seule Maison moderne

**D'AIX-LES-BAINS**

Clientèle aristocratique  
de la Station Auto-Garage

**SAISON**

du 5 avril à fin Septembre

**CHEMINS DE FER DE L'ETAT**

Dans le but de faciliter les relations entre Le HAVRE, la BASSE-NORMANDIE et la BRETAGNE, il sera délivré, du 1<sup>er</sup> Avril au 2 Octobre 1912, par toutes les gares des Lignes de Normandie et de Bretagne et aux guichets de la Compagnie Normande de Navigation à vapeur, des billets directs comportant le parcours par mer du HAVRE à TROUVILLE et par voie ferrée, de la gare de TROUVILLE-DEAUVILLE au POINT de DESTINATION et inversement.

Le prix de ces billets est ainsi calculé :

**TRAJET EN CHEMIN DE FER**

Prix du tarif ordinaire;

**TRAJET EN BATEAU:**

1 fr. 70 pour les billets de 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> cl. (Chemin de fer) et 1<sup>re</sup> cl. (bateau) et 0 fr. 90 pour les billets de 3<sup>e</sup> cl. (Chemin de fer) et 2<sup>e</sup> cl. (bateau).

Un service spécial de trains est organisé entre TROUVILLE-DEAUVILLE et LE MANS, pour assurer les relations ci-dessus.

MM. les Voyageurs sont priés de consulter les affiches concernant ces trains, qui sont apposées dans toutes les gares des lignes de Normandie et de Bretagne.





A. L. CAILLET

Traite<sup>ment</sup>  
Ment<sup>al</sup>  
&  
Culture Spirituelle

Prix  
**4**  
Fr.

VIGOT FRÈRES, 23, Place de l'École-de-Médecine, Paris.

Analysé dans le *MERCURE* du 1<sup>er</sup> Avril, page 613

Fondé en 1879

## L'ARGUS de la PRESSE

LE PLUS ANCIEN BUREAU D'ARTICLES DE JOURNAUX

**37, Rue Bergère, PARIS**

lit, dépouille par Jour

**14.000** Journaux ou Revues du Monde entier

Publie: L'ARGUS DES REVUES

Collectionne: Les ARCHIVES DE LA PRESSE

Edite: L'ARGUS DE L'OFFICIEL,  
contenant tous les votes des hommes politiques  
et leur dossier public

L'ARGUS recherche articles et tous  
documents passés, présents, futurs.

L'ARGUS se charge de toutes Publi-  
cités dans tous Journaux et Revues:

Publicité Financière  
Publicité Economique

Publicité commerciale  
Publicité littéraire et mondaine

TÉL.: 102-62 — ADR. TÉL.: Achambure-Paris

Chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée

## STATIONS THERMALES

desservies par le réseau P.-L.-M.

*Aix-les-Bains, Besançon* (la Mouillère),  
*Châtelguyon* (Riom),  
*Evian-les-Bains, Fumades-les-Bains*  
 (Saint-Julien-les-Fumades),  
*Genève, Menthon* (Lac d'Annecy),  
*Royat, Thonon-les-Bains,*  
*Uriage* Grenoble), *Vals, Vichy, etc...*

Billets d'aller et retour collectifs, 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classes, valables 33 jours, avec faculté de prolongation, délivrés, du 1<sup>er</sup> Mai au 15 Octobre, dans toutes les gares du réseau P.-L.-M. aux familles d'au moins 3 personnes.

Minimum de parcours simple: 150 kilomètres

Arrêts facultatifs

PRIX: les deux premières personnes paient le tarif général, la 3<sup>e</sup> personne bénéficie d'une réduction de 50 0/0, la quatrième et les suivantes d'une réduction de 75 0/0

Demander les billets quatre jours à l'avance à la gare de départ.

## OFFICIERS MINISTÉRIELS

*Ces annonces*  
*sont exclusivement reçues*  
 Par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne

**HOTEL** à **R. COPERNIC, 41 ET 43**  
 et rue Boissière. Cont.: 2.697 mètres. Mise à prix: **1.200.000 fr.** A adj. ch. notaire, 2 juillet 1912, M<sup>e</sup> CRÉMERY, not., 17, r. Ville-l'Évêque.

**ASNIÈRES** 6 Pavillons, r. du Bac, 6, 8, 10, 12, 14, 16. C<sup>ee</sup> 188 à 549 m. M. à pr.: **8.500 à 19.500 fr.** Dom. Cardonnière, **CHATTE** (Isère) 18 ha. 78 a. R. 1.200 fr. M. à pr.: **25.000 fr.** Maison, Romans (Drôme) R. 1.100 fr. Mise à prix: **19.500 fr.** 6 **TERR.** Bois Cise-Plage **AULT** (Somme), 512 m. à 1.114 m. M. à pr.: **1 fr. et 2 fr.** le m. Adj. 1 ench., ch. not., 25 juin 1912, M<sup>e</sup> FLAMAND-DUVAL, not., Paris, 24, r. Lafayette.

**Demandez**  
 le Catalogue complet  
 des Éditions  
 du  
**Mercure de France**

## CHEMIN DE FER DU NORD

# Saison balnéaire et thermale 1912

- 10 minutes de Paris. — Enghien-les-Bains.
- 2 heures 1/2 de Paris — Pierrefonds.
- 3 heures de Paris. — Le Tréport-Mers, Saint-Valéry-sur-Somme, Le Crotoy, Paris-Plage (Etaples), Boulogne.
- 3 heures 1/2 de Paris. — Mesnil-Val, Cayeux, Berck, Merlimont (Rang-du-Fliers-Verton), Plages de Quend et de Fort-Mahon (Quend-Fort-Mahon), Plages Sainte-Cécile et Saint-Gabriel (Dannes-Camiers), Le Portel (Boulogne), Wimereux (Wimille-Wimereux), Calais.
- 4 heures de Paris. — Bois-de-Cise, Le Bourg-d'Ault et Onival (Eu), Hardelot (Pont-de-Briques), Wissant (Marquise-Rinxent), Dunkerque, Malo-les-Bains, Saint-Amand, Saint-Amand-Thermal, Forges-les-Eaux (Serqueux).
- 4 heures 1/2 de Paris. — Audresselles et Ambléteuse (Wimille-Wimereux), Petit-Fort-Philippe (Gravelines), Loon-Plage.
- 5 heures de Paris. — Leffrinckouke, Zuydcoote, Bray-Dunes (Ghyvelde).
- 5 heures 1/2 de Paris. — Ostende, Blankenberghe.
- 6 heures de Paris. — Heyst.

- Jusqu'au 31 Octobre, toutes les gares délivrent les billets à prix réduits ci-après indiqués :
- 1<sup>o</sup> *Billets de saison* pour familles d'au moins 4 personnes, valables 33 jours. (Réduction de 50 0/0 à partir de la 4<sup>e</sup> personne.)
  - 2<sup>o</sup> *Billets individuels hebdomadaires*, valables 5 jours, du vendredi au mardi et de l'avant-veille au surlendemain des fêtes légales. (Réduction de 20 à 44 0/0.)
  - 3<sup>o</sup> *Cartes d'abonnement* de 33 jours. (Réduction de 20 0/0 sur le prix des abonnements ordinaires d'un mois.)
  - 4<sup>o</sup> *Billets d'excursion* du dimanche et jours de fêtes légales (2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classes) individuels ou de famille. (Réduction de 20 à 65 0/0.)

# BULLETIN FINANCIER

La situation du marché financier n'a guère varié pendant la dernière quinzaine. Nous stagnons. Tout stagne. Rien de nouveau dans la guerre italo-turque. Les négociations franco-espagnoles doivent toujours aboutir, mais, comme Sœur Anne, nous ne voyons venir aucune solution. Au Maroc, le général Lyautey a pris l'offensive contre les rebelles, tandis que le Sultan s'acheminait vers Rabat.

Les cours n'ont donc guère varié. Nous trouvons le 3 o/o à 93,90; l'Extérieure espagnole, à 95,25, c'est-à-dire un peu en progrès; l'Italien à 96,35 au lieu de 95,20; le Turc Unifié à 90,50. Les fonds russes conservent à peu près leurs positions; le Consolidé 4 o/o à 97 marque toutefois une avance de près d'un point, tandis que le 4 o/o 1901 recule de 96 à 94,80; 4 1/2 o/o 1909 fait 102,60 et le 5 o/o 1906 à 104,70.

Les chemins de fer français sont sans changement: l'Est à 920, le Lyon à 1254, le Nord à 1690, l'Orléans à 1295, le Midi à 1090.

Aucun mouvement non plus dans le compartiment des banques. Le Crédit foncier reste à 842 fr., le Crédit Lyonnais à 1516, la Société Générale à 817, le Crédit Mobilier à 676. Le Comptoir d'Escompte à 964 perd quelques points. Quant à la Banque de Paris et des Pays-Bas, elle présente, à 1840, une bonne tenue. Rappelons que le 17 juin ses actionnaires se réunissent en Assemblée générale pour prendre des résolutions importantes. Ils décideront notamment de porter le capital social de 75 à 100 millions. Cette augmentation doit se réaliser le 25 juin, et elle permettra à cette banque de prendre un nouvel essor. Elle procédera à la création d'un certain nombre de guichets qui lui permettront de placer directement les titres des affaires auxquelles elle s'intéressera. Et ainsi, la Banque de Paris ne sera plus seulement une banque d'émissions. Elle mettra à la disposition du public des coffres-forts à l'instar des banques d'escompte.

La Société Centrale des Banques de Province augmente également son capital et le porte de 50 à 100 millions par la création de 100.000 actions nouvelles émises à 621 fr. 25, par titre de 500 fr. libéré de 125 fr., c'est-à-dire qu'en déduisant les 375 fr. qui ne sont pas appelés, le débours à effectuer par titre souscrit est de 246 fr. 25.

La Banque Russo-Asiatique, dont les bénéfices ont été de 7.049.588 roubles pour 1910 est de 7.153.795 roubles pour 1911, procède, elle aussi, à l'augmentation de son capital social et elle met en souscription jusqu'au 21 juin 53,333 actions nouvelles offertes aux actionnaires de la banque, au cours de 281 roubles 25, soit 750 fr.

Il y a, on le voit, une certaine activité bancaire, qui, espérons-le, nous annonce d'autres activités.

# COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. ALEXIS ROSTAND, C. \*

Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. \*

Administrateur Directeur : M. P. BOYER, \*

## OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traités, Envois de fonds en Province et à l'Étranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

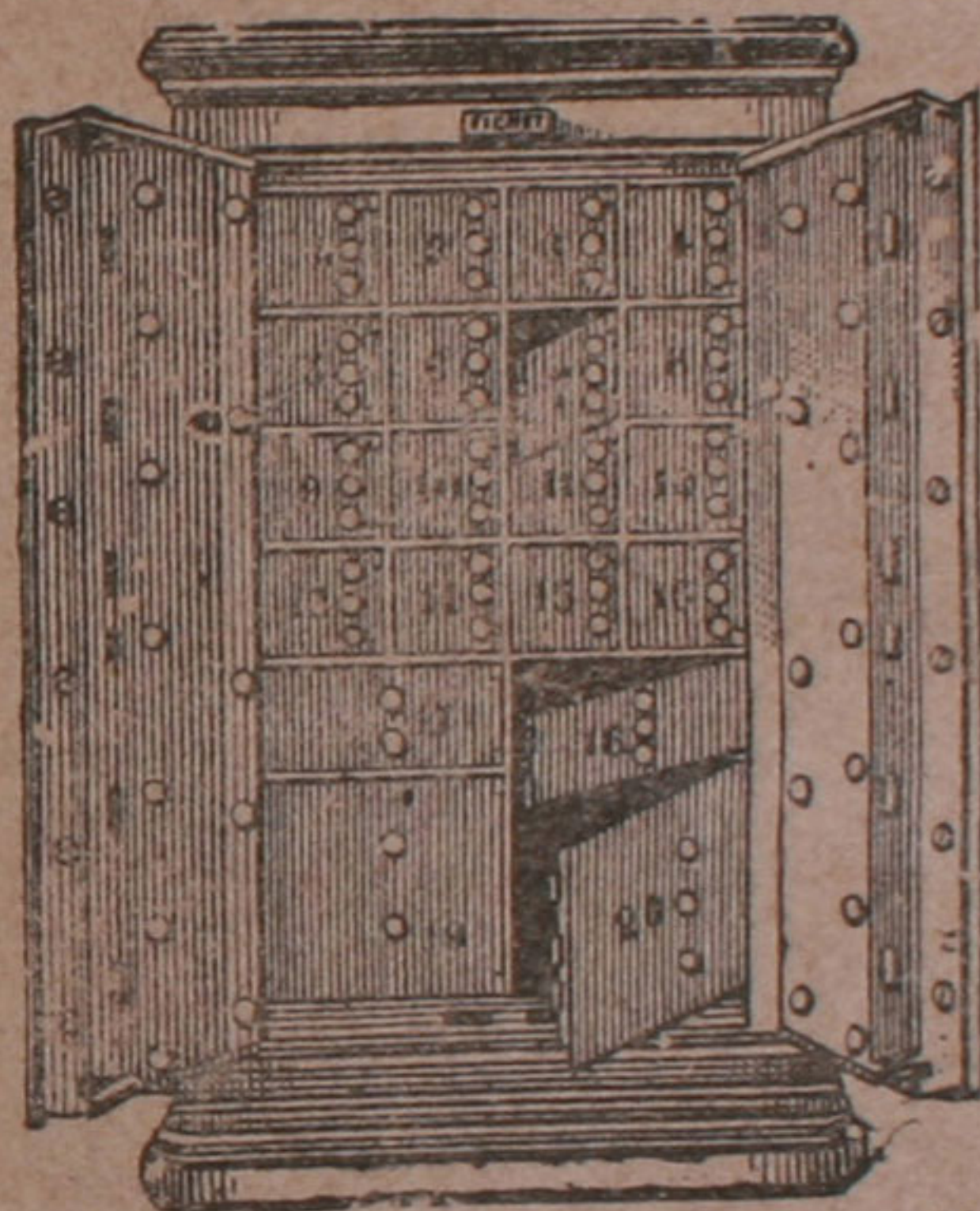
## AGENCES

45 Bureaux de Quartier dans Paris — 16 Bureaux de Banlieue — 180 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 12 Agences à l'Étranger.

## LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public 14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Élysées, et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS  
PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

## BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois  $\frac{1}{2}$  ..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 2 ans..... 2 0/0  
Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans. 3 0/0

Les Bons délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des Bons d'intérêts également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les Bons de capital et d'intérêts peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

## VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales Villes d'Eaux; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Étrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

## LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des Lettres de Crédit circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de Lettres de Crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres

# MERCURE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1<sup>er</sup> et le 16 de chaque mois sur 224 pages  
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts  
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages  
Bibliophilie, Sciences occultes  
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La *Revue de la Quinzaine* s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

<i>Epilogues</i> (actualité) : Remy de Gourmont.	<i>Lettres allemandes</i> : Henri Albert.
<i>Les Poèmes</i> : Georges Duhamel.	<i>Lettres anglaises</i> : Henry-D. Davray.
<i>Les Romans</i> : Rachilde.	<i>Lettres italiennes</i> : Ricciotto Canudo.
<i>Littérature</i> : Jean de Gourmont.	<i>Lettres espagnoles</i> : Marcel Robin.
<i>Histoire</i> : Edmond Barthélemy.	<i>Lettres portugaises</i> : Philéas Lebesgue.
<i>Philosophie</i> : Georges Palante.	<i>Lettres américaines</i> : Théodore Stanton.
<i>Psychologie</i> : Gaston Danville.	<i>Lettres hispano-américaines</i> : Francisco Contreras.
<i>Le Mouvement scientifique</i> : Georges Bohn.	<i>Lettres brésiliennes</i> : Tristao da Cunha.
<i>Science sociale</i> : Henri Mazel.	<i>Lettres néo-grecques</i> : Démétrius Astériotis.
<i>Ethnographie, Folklore</i> : A. van Gennep.	<i>Lettres roumaines</i> : Marcel Montandon.
<i>Archéologie, Voyages</i> : Charles Merki.	<i>Lettres russes</i> : E. Séménoff.
<i>Questions juridiques</i> : José Théry.	<i>Lettres polonaises</i> : Michel Mutermilch.
<i>Questions militaires et maritimes</i> : Jean Norel.	<i>Lettres néerlandaises</i> : H. Messet.
<i>Questions coloniales</i> : Carl Siger.	<i>Lettres scandinaves</i> : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
<i>Esotérisme et Sciences psychiques</i> : Jacques Brien.	<i>Lettres tchèques</i> : William Ritter.
<i>Les Revues</i> : Charles-Henry Hirsch.	<i>La France jugée à l'Étranger</i> : Lucile Dubois.
<i>Les Journaux</i> : R. de Bury.	<i>Variétés</i> : X...
<i>Théâtre</i> : Maurice Boissard.	<i>La Vie anecdotique</i> : Guillaume Apollinaire.
<i>Musique</i> : Jean Marnold.	<i>La Curiosité</i> : Jacques Daurelle.
<i>Art</i> : Gustave Kahn.	<i>Publications récentes</i> : Mercure.
<i>Musées et Collections</i> : Auguste Marguillier.	<i>Echos</i> : Mercure.
<i>Chronique de Bruxelles</i> : G. Eekhoud.	

## VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
LE NUMÉRO..... net	1.25	LE NUMÉRO.....	1.50
UN AN.....	25 fr.	UN AN.....	30 fr.
SIX MOIS.....	14 »	SIX MOIS.....	17 »
TROIS MOIS.....	8 »	TROIS MOIS.....	10 »

### ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr.

Étranger : 80 fr.

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.